

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50

On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 48

Montréal, Jeudi, 29 Novembre 1888.

Prix du numéro : 7 centimes.—Annonces, la ligne : 10 centimes

Toute communication doit être affranchie.

Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

SOMMAIRE

TEXTE : Les abattoirs de Montréal, par A. D. DeCelles.—Dom Henri Smeulders, par C.-E. Rouleau.—Causerie philosophique (suite), par Giulie.—Le sentiment du devoir, par Rollo Campbell.—La littérature espagnole (suite), par Edmond Lareau.—M. L.-Z. Joncas.—Nos bonnes sœurs, par Gyzèle.—Choses et autres.—Sous presse.—Poésie : Les deux bulles de savon, par E. Crandhantz-Loiseau.—Le Moulin rouge (suite).—Nos gravures : Le général Campenon, ministre de la guerre, en France ; Le préfet de Paris.—La compagnie de Jésus.—Trente jours de bonheur.—L'île de Java.—L'horloger.—De tout un peu.—Nouvelles diverses.—Baisers.—Les échecs.

GRAVURES : S. E. Mgr Smeulders, commissaire apostolique.—Quelques parties du Rosaire.—M. L.-Z. Joncas, un des commissaires du Canada à l'exposition des pêcheries de Londres ; le général Campenon, ministre de la guerre, en France ; M. Poubelle, nouveau préfet, à Paris.—A la frontière.

LES ABATTOIRS DE MONTRÉAL

Les Européens ont une petite idée de la moralité commerciale de l'Amérique ; nous nous gendarmons fort lorsqu'ils nous expriment leur opinion à ce sujet ; mais force nous est d'avouer que si certains corps élus par le peuple représentent la moyenne de notre bonne foi, de notre respect pour les engagements regardés ailleurs comme sacrés, le crime de nos détracteurs a beaucoup de circonstances atténuantes.

Il paraît être de mode au Canada, pour les corporations, de répudier leurs engagements lorsqu'elles sont arrivées au but qu'elles voulaient atteindre. Que de bons conseils municipaux n'avons-nous pas vu solliciter les compagnies de chemins de fer de leur donner les avantages de communications rapides avec les grands centres, en promettant un bonus, puis refuser, sous un prétexte futile, de remplir leurs engagements lorsqu'une fois les compagnies avaient tenu les leurs ? Dernièrement encore, n'avons-nous pas vu la ville d'Ottawa refuser de verser dans la caisse de la compagnie du chemin de fer de l'Atlantique les \$100,000 qu'elle lui avait promis, si elle lui donnait une double communication avec Montréal et les Etats-Unis ?

Nous ne savons rien de plus démoralisant pour l'opinion publique que ces répudiations de contrats solennels, rien de plus malhonnête en droit et en fait, rien de moins justiciable. Dans le cercle de ces malhonnêtetés, dont on fait porter la responsabilité à toute une ville, qui ne s'en plaint pas du reste, tellement le sens de la moralité publique est latent ou timide, nous faisons entrer en ligne de compte l'affaire des abattoirs de Montréal. La question est bien simple. Notre Conseil-de-Ville donne à une compagnie le privilège de construire des abattoirs, à la condition qu'elle forcera les bouchers à y faire abattre leur bétail. Sur la foi de notre Conseil, la compagnie se met à l'œuvre ; des capitalistes dépensent qui dix mille piastres, qui quarante mille piastres, et une fois les abattoirs ouverts, la corporation renie ses engagements, parle de spéculations et laisse ses réglemens à l'état de lettre morte. Et pourquoi ? Parce que les bouchers sont électeurs et que le système des abattoirs—chose nouvelle pour eux—ne leur agréait point ! Il est vrai qu'en face des petits intérêts mal entendus des bouchers, il y a l'intérêt évident du public dont vivent les bouchers, lequel exige pour la santé de 180,000 personnes que l'abattage ne se fasse pas dans l'intérieur de la ville ; que chaque boucherie particulière crée un centre d'infection, que le sang, les débris de matières organiques s'amoncellent dans nos égouts pour envoyer de là ses effluves léthifères dans nos maisons ; mais peu importe, les bouchers ont quelques cents voix dans les élections, et il faut les ménager. O perversion du sens commun, en sommes-nous rendus à accepter le mandat impératif que l'on a trouvé si absurde lorsque les radicaux français ont voulu l'imposer à leurs députés ! S'il en est ainsi, nous allons bien, et nous pouvons nous attendre à de jolies réformes. Il y a des esprits rétrogrades qui regardent le système représentatif comme le fléau de l'avenir. Il y a des gens qui se piquent d'être éclairés et toujours prêts à leur fournir des arguments. Nous pourrions encore leur citer le cas d'une municipalité, qui n'est pas à cent milles de Montréal, où les citoyens intelligents ont refusé de laisser le Conseil construire des trottoirs, sous prétexte que

ceux qui les avaient précédés s'en étaient passés. Ce sont là des faits qui nous réconcilieraient avec le despotisme intelligent.

Pour se justifier dans l'affaire des abattoirs, certains conseillers parlent de spéculations. Lorsqu'on a lancé ce mot, on croit avoir cloué son adversaire au mur. Il y a spéculation et spéculation. Si elle se fait aux dépens du public, comme les jeux de bourse, elle est coupable ; si elle se fait en servant les intérêts du public, elle est juste. Nous supposons que par spéculations ces messieurs entendent un désir de faire profiter l'argent que l'on a. Nous sommes alors en face de bien des faits de ce genre. Ce sont des spéculations qui nous ont valu les tramways, les compagnies de chemins de fer et de bateaux à vapeur qui ont enrichi notre ville. Ce sont des spéculations qui nous ont donné les embellissements de certains quartiers, et y ont fait monter la valeur de la propriété. Nous ne voyons à droite et à gauche que de la spéculation, et nulle part de la spéculation aussi justifiable que celle qui nous a donné les abattoirs.

Le Conseil-de-Ville de Montréal a commis une suprême injustice, et s'il ne veut pas qu'on attaque son sens moral et celui de la population de notre ville, il doit tenir à honneur de la réparer dans la mesure de ses forces. Il a un projet à l'étude qui, s'il lui était donné suite pourrait, non pas rendre justice à ceux dont il a lésé les intérêts au point d'engager la conscience de la majorité, mais les indemniser dans une certaine mesure. Nous espérons qu'il n'hésitera pas à se dégager d'une responsabilité qu'on trouverait bien lourde dans les affaires ordinaires de la vie.

A. D. DECELLES.

DOM HENRI SMEULDERS

La vieille cité de Champlain a l'insigne honneur de posséder pour quelque temps un ambassadeur de la Cour Romaine, un Commissaire Apostolique, en un mot un noble représentant du glorieux Pontife qui, du Vatican où il est emprisonné, commande aux rois, aux princes, aux puissants et à tout l'univers. Cet homme éminent par la science et la vertu mérite d'être connu de tout le Canada. Nous nous efforcerons en conséquence, tout en nous exposant à blesser sa profonde humilité, de parcourir les principales phases d'une vie aussi bien remplie.

Son Excellence Gautier Joseph (en religion Dom Henri) Smeulders est né en 1826, à Moll, province d'Anvers, en Belgique. Ce haut dignitaire de l'Eglise catholique fit ses études au collège de Moll, où il se distingua entre tous ses condisciples par son amour du travail et sa belle intelligence. Occupant toujours la première place dans sa classe, il quittait cette célèbre institution, à la fin de chaque année scolaire, béni de ses professeurs et couvert de lauriers.

En 1843, Son Excellence entra dans l'ordre de Cîteaux, à l'Abbaye de Saint-Bernard, à Bornhem, en Belgique. Comme on le sait déjà, les Cisterciens datent de l'année 1109, et ils comptent dans leurs rangs des savants et des saints, qui ont jeté un brillant éclat sur cet ordre religieux. Il nous suffira de nommer saint Bernard qui, par sa piété, son savoir et son éloquence, a exercé une très grande influence sur son siècle et est devenu une des gloires les plus pures du catholicisme.

Après avoir été ordonné prêtre, le R. P. Smeulders fut envoyé à Rome pour continuer ses études ; il arriva en 1855 dans la Ville Eternelle.

En 1858, il fut créé Docteur en Théologie au collège Romain, dirigé par les RR. PP. Jésuites. Ce collège, fondé par saint Ignace de Loyola, était fréquenté, chaque année, par douze à treize cents élèves venant de toutes les parties du monde. On choisissait les professeurs, qui étaient au nombre de vingt-huit, parmi les hommes les plus savants dans toutes les sciences. Pour obtenir son titre de Docteur, le R. P. Smeulders eut à défendre publiquement un des points les plus difficiles de la théologie dogmatique ; ce fut une thèse sur la grâce. Tous les séminaristes savent que le traité de la grâce est hérissé des plus grandes difficultés, et que ce

n'est que par un travail opiniâtre qu'on parvient à les surmonter.

Après avoir reçu son diplôme de Docteur, il fut fait professeur de philosophie et de théologie au monastère de Saint-Bernard aux Thermes, à Rome. C'était une charge importante qui demandait certainement des connaissances très approfondies.

En 1859, le R. P. Smeulders fut nommé Consultant de la Sacrée Congrégation de l'Index. Cette Congrégation, établie par saint Pie V, en 1571, a pour mission d'examiner les livres suspects et dangereux. Ce tribunal se compose des hommes les plus éminents et les plus instruits, choisis dans tous les pays catholiques. Avant de juger les livres qui lui sont soumis, la Congrégation prend toutes les précautions les plus sages pour ne point commettre d'erreur. Les livres suspects sont remis entre les mains de savants théologiens, appelés *Consulteurs*, qui doivent en faire un examen consciencieux et motiver le jugement qu'ils rendent. Une fois l'examen d'un livre terminé, les consultants transmettent au secrétaire leur rapport qu'ils appuient sur des citations de l'auteur. Le secrétaire fait imprimer le jugement des Consultants-Censeurs et l'adresse à tous les autres Consultants, qui se réunissent en assemblée générale ; chacun expose alors librement sa pensée sur l'ouvrage examiné et sur le rapport des Consultants. S'il y a divergence d'opinions parmi les juges, on fait un second examen du livre, et l'on nomme de nouveaux juges. Quand les juges ont fait connaître leur décision, le travail est soumis aux Cardinaux. La sentence de leurs Eminences ne peut avoir de valeur qu'en autant qu'elle est revêtue de la sanction du Pape lui-même.

Nous avons cru cette longue digression nécessaire, afin de mieux faire comprendre toute l'importance de la position qu'occupait alors Son Excellence le Commissaire Apostolique, et donner une bien faible idée des hautes connaissances qu'il faut posséder pour être nommé Consultant d'une Congrégation romaine.

En 1862, le R. P. Smeulders retourna à Bornhem, où il occupa la chaire de professeur de théologie dogmatique.

Nommé secrétaire du Révérendissime Père Césari, Général de l'Ordre de Cîteaux, il accompagna celui-ci dans sa visite des monastères de la France, en l'année 1863. On peut se figurer encore quelle somme de travail Son Excellence eut à exécuter pendant ce voyage.

En 1867, le R. P. Smeulders dut quitter de nouveau sa chaire de professeur pour visiter, avec le même Père Général, les monastères de Belgique et de l'Autriche-Hongrie.

En 1868, Son Excellence fut rappelée à Rome pour être secrétaire du Chapitre-Général de l'Ordre de Cîteaux, qui devait se tenir cette année-là dans la Ville Sainte.

Trois ans plus tard, c'est-à-dire en 1871, on le nomma procureur-général de l'Ordre cistercien, et comme tel il fixa sa résidence à Rome. Par cette position, il était donc chargé des intérêts de tout l'Ordre.

Lorsqu'en 1879 survint la mort du Révérendissime Père Général Césari, Son Excellence convoqua le Chapitre à Vienne, en Autriche. Le Chapitre porta ses vœux sur le R. P. Smeulders ; mais l'humble religieux déclina cet honneur.

Malgré son grand amour de la retraite, Rome sut apprécier ses talents et les faire servir aux intérêts de l'Eglise, car, en 1880, il fut fait Consultant de la Sacrée Congrégation de la Propagande, et, en 1882, Consultant de la Sacrée Congrégation pour les affaires du rite oriental. La première Congrégation, fondée par Grégoire XIV, en 1622, s'occupe de tout ce qui regarde la conservation et la propagation de la foi dans les pays hérétiques et infidèles ; elle résout toutes les controverses, tous les doutes qui pourraient s'élever sur les juridictions ou sur tout autre point en litige. La seconde n'existe que depuis 1862. L'immortel Pie IX, voyant que les affaires de l'Orient devenaient de plus en plus compliquées et très considérables, divisa la Propagande en deux et établit la Sacrée Congrégation pour les affaires du rite oriental.

En outre, Son Excellence a été chargée de plusieurs affaires des plus importantes par différentes Congrégations de Rome, notamment de la Sacrée Congrégation

des Rites, de la Sacrée Congrégation des Evêques et réguliers, etc. La Congrégation des Rites, établie par Sixte V, en 1587, a pour but de régler tout ce qui concerne la liturgie sacrée et la canonisation des saints. La seconde Congrégation que nous venons de nommer, a pour mission de tracer aux évêques leurs obligations, de régler leur juridiction et de les aider dans tous leurs doutes et leurs difficultés ; elle a aussi pour but de régler tout ce qui a rapport aux ordres religieux.

Voilà autant de positions que la Cour de Rome ne confie qu'à des personnes renommées par leur science et leur vertu.

En 1883, nous voyons le R. P. Smeulders arriver à la dignité de Commissaire Apostolique ou de représentant de Sa Sainteté Léon XIII au Canada. C'est une nouvelle preuve de confiance que le Saint-Siège repose en Son Excellence.

Son Excellence n'est pas un étranger pour plusieurs d'entre nous, Canadiens-Français. Les zouaves pontificaux canadiens l'ont vu à Rome. Le R. P. Smeulders agissait alors comme aumônier dans l'armée pontificale, et cela à sa demande spéciale. Il était à la Porte Pia, prodiguant des secours spirituels et ses soins empressés aux blessés, lorsque les Piémontais bombardaient Rome. Il a été témoin de l'acte d'iniquité et de l'usurpation sacrilège que consumma Victor-Emmanuel en s'emparant des Etats de l'Eglise. Il nous a rappelé l'autre jour ce triste souvenir, lorsqu'il a daigné recevoir en audience les zouaves de Québec.

Sa Grandeur Mgr l'Archevêque a eu aussi, croyons-nous, le plaisir de faire connaissance avant aujourd'hui avec Son Excellence le Commissaire Apostolique, lorsque, simple prêtre, Sa Grandeur compléta ses études de théologie au séminaire de Saint-Louis des Français, à Rome.

Nous résumons ces trop courtes considérations en disant que la vie de Son Excellence n'a été qu'une vie de labeurs continuels et que ses jours ont été les *pleni dies* dont parle l'Écriture-Sainte.

C.-E. ROULEAU.

CAUSERIE PHILOSOPHIQUE

(Suite)

IV

LES MYSTÈRES DE LA CELLULE

A l'œuvre maintenant !

Un bon microscope Nacet est d'aplomb sur la table solide. Des nuages blancs et élevés ou encore une lame spéciale projette une lumière fixe et intense. Sur le plan illuminé de la platine sont placées, l'une après l'autre, des substances organiques diverses : des brins de viande, de petits morceaux de peau, une gouttelette de sang.

L'observateur novice applique l'œil sur la verre frontal. Le premier effet de l'agrandissement qu'il observe, c'est que ces matières sont plus que jamais différentes les unes des autres. Le microscope est adapté à l'observation de parties de plus en plus petites. *Les contraires se touchent* : chaque substance perd son aspect propre, et bientôt, sous l'action grossissante des oculaires, la viande, la peau et le sang lui apparaissent soit composés, soit semés d'éléments semblables, et distincts tout au plus par des différences accidentelles.

Mais, où sont les cellules ? — Le nom peut-être vous fait chercher ce que vous avez déjà. Les cellules en effet ne sont point des cavités destinées à recevoir quelque chose ou déjà remplies. Mais voyez-vous ces petites outres fermées de toute part et d'une grandeur, ou mieux d'une petitesse variable ? Ce sont là des cellules.

Dans une gouttelette de sang, où elles sont appelées globules, elles n'ont pas plus de 4 à 6 millièmes de millimètre et atteignent, selon Welker, le chiffre de 5,000,000, et, selon Vierordt, celui de 5,055,000 dans un millimètre cube. A côté de ces globules naines, les cellules de 40 à 80 millièmes de millimètre, ou micromillimètres, comme l'on dit en micrographie, paraissent déjà grands ; mais comment ne pas appeler gigantesques les cellules de 200 micromillimètres, observées dans les glandes salivaires des insectes, pour ne rien dire des cellules qui constituent certains animaux inférieurs et qui atteignent la grosseur démesurée d'un millimètre et demi ?

Quant à la figure, si les globules blancs du sang sont *sphériques*, les globules rouges sont *lenticulaires*. Les cellules de la peau, en voie de formation, prennent, par suite de leur compression mutuelle, la forme d'un *polygone*. Dans d'autres tissus, nous en verrions de *coniques*, de *pyramidales*, de *cylindriques*, de toutes les formes, en un mot. Mais, sous cette variété accidentelle d'aspects, toutes les cellules s'accordent en ce qu'elles sont de petites outres transparentes, remplies d'une substance particulière ordinairement visqueuse, à laquelle on a donné le nom de *protoplasma*, ou de pâte primitive. Le plus souvent, on voit nager dans

ce protoplasma lui-même un corpuscule rond qui est comme le nucléus de la cellule et dans lequel est encore un nucléole suspendu au milieu d'un liquide. Quelles sont les fonctions de ces mystérieux corpuscules, le microscope ne saurait le dire ; vraisemblablement, le nucléus ou la substance qui le constitue est, pour la plupart des cellules, leur centre d'activité.

A cette description de la cellule parfaite, il nous faut ajouter qu'il en est qui, nées au commencement de leur formation, se revêtent ensuite d'une pellicule et d'autres même, connues sous le nom de *protoplastes* ou germes primitifs, qui n'ont jamais de pellicules. Ces cellules imparfaites s'observent tout aussi bien dans le règne animal que dans le règne végétal, dans les êtres les plus parfaits que dans les êtres inférieurs, voire même dans les tissus du corps humain. Mais que nos lecteurs ne s'en effraient pas plus que des noms barbares sous lesquels la science les désigne : nous le dirons plus tard, ce fait n'a rien qui puisse nous rabaisser à nos propres yeux.

Ce serait une erreur de croire que le microscope ne nous montre dans les tissus organiques que des cellules pareilles à celles-là. La plus grande variété au contraire s'étale aux yeux de l'observateur attentif. Dans un morceau d'épiderme, si les couches inférieures sont composées de cellules molles et polygones, les autres en présentent de plus en plus dures et même de tout à fait transformées en écailles. Ces dernières n'ont plus ni forme de vessies, ni nucléus. Sous ces transformations variées, peut-on retrouver des traces de la forme originelle des cellules ? Oui, et de prime abord quelquefois, mais quelquefois après un subtil examen. Pour le montrer, nous n'avons qu'à reprendre le petit morceau de viande sur lequel nous opérons tout à l'heure. Les muscles lisses sont composés de cellules allongées comme des rubans ; sans doute, le contenu de ces cellules s'est transformé en une substance homogène et contractile, mais il conserve, en son beau milieu, le nucléus parfaitement visible. Au contraire, dans les fibres striées qu'on appelle chair à la cuisine, le nucléus a disparu et avec lui tout vestige de leur origine cellulaire. Comment cela s'est-il fait ? Au commencement, à la place de ces muscles, il n'y avait que des cellules. Chacune d'elles s'est allongée, sans perdre d'abord son nucléus. Celui-ci ensuite s'est séparé en deux, et, entre ses deux parties, a vu de nouvelles fibres se former dans l'interstice. Ces parties, devenues nucléus à leur tour, se dédoublent encore à diverses reprises et forment une grappe de cellules allongées jusqu'au point fixé par la nature. Alors le procédé de la transformation succède à celui de la formation. L'enveloppe ou la pellicule de la cellule primitive se change en involucre musculaire et son contenu en fibrilles extrêmement ténues, qui, soudées ensemble, constituent la fibre.

Cette conclusion à laquelle le microscope a conduit les savants n'est point tout entière une nouveauté. De ce que tout individu, dans le règne végétal et animal, provient d'une seule cellule originelle, on pouvait déjà soupçonner que les tissus les plus éloignés apparemment de la forme cellulaire, étaient eux-mêmes produits en vertu d'un dédoublement de la substance primitive. Mais aujourd'hui le soupçon est devenu certitude, et une globule blanche de notre gouttelette de sang va nous révéler ce merveilleux procédé de la nature.

Sphériques d'abord, la cellule et son nucléus s'allongent ensuite et prennent une forme ovale ; puis, le nucléus se dédouble et produit par là deux nucléoles qui s'éloignent l'un de l'autre. A peine séparés, ils deviennent chacun un centre d'action, forment avec le protoplasma accumulé deux sphères distinctes et se dédoublent eux-mêmes. La même loi préside au développement et à la multiplication des nouvelles cellules et ainsi peu à peu tous les tissus, même les plus divers, se forment dans le corps de l'animal. J'ai dit les tissus même les plus divers ; et de fait, grâce à la facilité avec laquelle les cellules se transforment, la peau, les ongles, les serres, les cornes, les poils, les plumes, que dis-je ? les os eux-mêmes procèdent ainsi de la cellule primitive.

Deux autres opérations concourent cependant à la complète formation des os et, dans une certaine proportion, à celle des autres tissus : c'est à elles que les substances intercellulaires doivent leur origine. L'une est le pouvoir dont jouissent certaines cellules, de sécréter une matière propre qui se perd parfois ou du moins va agir ailleurs comme quelques produits des glandes, mais qui parfois aussi se solidifie sur place, comme l'émail des dents. L'autre est la contribution que le sang laisse sur son passage à travers les artères et les veines. Si nous suivons, dès l'origine, le développement d'un tissu osseux, nous le verrons se former d'un cartilage ou d'une membrane muqueuse dans lesquels l'œil distingue clairement des cellules et rien de plus, si ce n'est disséminée au milieu d'elles une substance particulière due probablement à leur action. Cependant l'organisme se développe, et alors des sels calcaires envahissent ces tissus primitifs, les compactent, emprisonnent les cellules. Celles-ci, bien qu'étroitement confinées, n'en continuent pas moins d'agir

et, par leur action, de conserver et de renouveler sans cesse les murs de leur prison.

Ainsi le microscope nous initie aux mystères de la vie dans les êtres. Mais qu'est-ce que nous avons dit à côté de ce qui nous reste à étudier ? Des fonctions vitales des cellules, nous n'avons parlé qu'incidemment, et, disons-le, contre notre gré, entraîné par le but que nous nous étions proposé, d'initier nos lecteurs à la connaissance des cellules. Dans les causeries suivantes, chargés d'un moindre bagage, nous tâcherons de voyager d'un pied plus alerte et, je l'espère cependant, d'un pied toujours sûr, grâce à nos guides plutôt qu'à nous-même.

(A suivre)

GIULIO.

LE SENTIMENT DU DEVOIR

Ex officio decus.

Le sentiment du devoir est nécessaire aux ouvriers et aux classes industrielles en général ; il doit les accompagner en toute rencontre et dicter tous les actes de leur vie.

Mais, pour remplir ce précepte si nécessaire au maintien de l'ordre et à l'observance des lois d'un Etat, il importe d'en bien connaître la portée.

D'abord, pour ce qui concerne les classes industrielles, les devoirs imposés et par la loi de la nature et par la loi écrite, peuvent se diviser en trois catégories :

- 1o. Devoirs envers la famille ;
- 2o. Devoirs envers l'Etat ;
- 3o. Devoirs envers la société en général.

L'observance de ces trois catégories des devoirs s'appelle "le sentiment du devoir." Et, sans s'attacher uniquement à la définition du mot sentiment, on verra quelle importance est attachée à ce mot *devoir* que l'on semble aujourd'hui oublier de plus en plus.

1o. Le premier et le plus important des devoirs de l'ouvrier est celui qui s'adresse à sa famille. Tous ses soins, toute sa sollicitude doivent être mis en œuvre afin d'élever cette famille d'une façon conforme à ses moyens. Toute son ambition doit tendre à rendre ses enfants capables de remplir un jour les devoirs qui lui sont imposés à lui-même : il doit leur donner le bon exemple en réglant sa conduite d'après les conseils de personnages sages et expérimentés ; habituer ses enfants au respect, à la soumission ; enfin, leur faire donner, ainsi qu'il a été dit précédemment, une instruction conforme à leur position sociale, et les préparer par ce moyen à devenir d'excellents sujets, des citoyens paisibles et utiles à l'Etat.

2o. La nécessité où se trouvent les classes industrielles par suite de l'inégalité des ressources intellectuelles, à subir l'influence des classes élevées de la société, devrait les engager à considérer plus attentivement, fortes de l'expérience du passé, leur conduite à tenir vis-à-vis de ceux qui se présentent comme candidats aux charges publiques ; à n'accorder leur confiance à ces derniers qu'autant qu'il l'auront justifiée par leurs actions passées.

L'ouvrier est d'ordinaire enthousiaste dans les succès et querelleur dans les revers ; aussi, est-il facile de l'exploiter dans les deux cas et de gagner son approbation, son adhésion, en faisant miroiter à ses yeux des espérances illusives. Les ouvriers ne sauraient trop se convaincre de combien il leur importe de demeurer dans les bornes de leurs devoirs envers l'Etat ; chez eux, l'absence de ces devoirs produit le relâchement, et le vice contraire, l'excès, les mène à l'ambition, et de là aux plus grandes folies, telles que la conspiration et l'anarchie. Par là, ils se rendent nuisibles, non seulement à eux-mêmes, mais à la société toute entière.

3o. L'harmonie, la paix, la concorde doivent régner au sein de toute société bien constituée, et c'est par la pratique constante de ces trois grands principes de la vie sociale que l'on s'habitue à l'affabilité et que l'on prend le ton de l'urbanité et de la politesse, cachets resplendissants des mœurs et de l'éducation d'un grand peuple.

L'ouvrier doit se résigner à accepter sans murmurer la position sociale où il se trouve placé, et à en supporter toutes les bonnes et mauvaises fortunes. L'ambition ne doit jamais lui faire perdre de vue les droits d'un chacun, sans distinction de rang ou d'opinion. Enfin, il doit se souvenir qu'il n'est qu'un membre de cette grande réunion d'hommes appelée *société*, et qu'il doit travailler énergiquement à lui assurer par son concours sa véritable base qui doit être fondée sur l'harmonie, la paix, la concorde. Et pour terminer, disons qu'il n'est point de satisfaction plus douce que celle qui naît de la conviction d'un devoir bien rempli. Qui, parmi nous, ne l'a éprouvée lorsque, au sortir d'une crise soit sociale, soit personnelle, il a pu se dire qu'il n'avait négligé aucun des moyens capables de l'éviter ?

ROLLO CAMPBELL.

Dans notre prochain numéro, nous publierons une *Étude sur Angéline de Montbrun*, par M. l'abbé H.-R. Casgrain.



SON EXCELLENCE MGR SMEULDERS,

COMMISSAIRE APOSTOLIQUE,

D'après une Photographie de M. Livernois, Québec

LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE

(Suite)

Le père Mariana est considéré comme le prince des historiens espagnols. Il composa une *Histoire Générale d'Espagne*, en latin, qu'il traduisit plus tard en castillan, et une *Histoire de Venise*. Mesuré, lucide, rapide dans les narrations, vigoureux dans l'empreinte de ses portraits, il est parfois affecté, déclamateur et pompeux, ses harangues se répètent trop souvent ; il avait pris Tite-Live pour modèle.

Saavedra (1534-1648) a été proclamé le premier écrivain du règne de Philippe IV. On lui reconnaît une vaste érudition, une profonde philosophie, une morale saine, une connaissance exacte du cœur humain, une ironie fine et douce, un style pur et correct. Ses principaux ouvrages sont : *Las Empresas Políticas*, *La Republicana Literaria*, *La Corona Gotica*, *Castillana y Austriaca*.

Dorénavant, l'éclat du parnasse espagnol commence à pâlir. Deux hommes marquent une ère nouvelle, l'époque de la décadence dans la littérature espagnole. Gongoura et Quevedo, incapables d'atteindre les hauteurs où paraissent les auteurs classiques de leur pays, secouèrent le joug de l'art. Un grand nombre d'écrivains, estimables d'ailleurs, crurent que l'on ne pouvait être compris en parlant simplement ; on alla même jusqu'à laisser de côté la prose castillane pour le latin et l'italien.

GONGOURA

Don Luis Gongoura de Argote naquit à Cordoue, le 11 juin 1561, et il y mourut le 24 mai 1627.

Il étudia le droit à Salamanque ; c'est aussi dans cette ville où, jeune encore, il composa la plus grande partie de ses poésies érotiques, ses romances et ses letrilles satyriques. Ce sont ses meilleurs écrits. A l'âge de 45 ans il se donna à l'Eglise, et devint par la suite aumônier de Philippe III.

A cette époque vivait en Italie un homme qui avait entrepris la réforme littéraire de son pays, comme voulait le faire Gongoura, en Espagne ; cet homme se nommait Marini. Jamais deux caractères se ressemblent d'avantage. Tous deux ennemis du naturel et de la simplicité s'intitulèrent chefs d'une école nouvelle dont l'art consistait à estroper la nature au lieu de l'imiter. Gongoura, c'est le Marini de l'Espagne ; Marini, c'est le Gongoura de l'Italie. En effet, ces deux hommes semblaient se servir d'échos d'une péninsule à l'autre : abondance et flexibilité de style, variété et richesse d'images, art de narrer et de décrire, affectation, recherche, bizarrerie, tout faisait de ces deux esprits, d'origine si différente, les plus étranges jumeaux que la poésie ait jamais vu naître.

"Hautain et tranchant, dit M. de Puibusque, Gongoura avait ce ton de prophète qui donne crédit aux novateurs ; il commença par dénoncer au monde les attentats des classiques. Ces malheureux avaient, à l'entendre, tellement appauvri la langue, qu'il était urgent de lui venir en aide ; c'était le travail d'Hercule dans les étables d'Augias ; lui seul était de force à s'en charger. Son *Nouvel Art* eut à peine paru qu'il fut suivi d'une quantité innombrable de vers qui devaient servir de modèles à ses élèves. Sous prétexte de rendre à la langue sa richesse première, il donna aux mots des acceptions inusitées et bouleversa les phrases par des inversions grecques et latines ; toutefois, sa plus grande entreprise, la pierre angulaire de son système, fut de résumer la poésie entière dans l'image, qui n'en est que la surface : il crut qu'il suffisait d'être coloriste pour être peintre. Ce qui manquait le plus à Gongoura, et ce qu'il croyait par conséquent posséder au suprême degré, c'est le mérite d'invention. Autant il était remarquable dans ses romances mauresques, où il était soutenu par la poésie du sujet, autant il était ridicule dans tous les genres où il ne pouvait s'appuyer que sur lui-même. L'incohérence des idées et des images, la confusion du figuré et du réel, tous ces ornements déplacés, toute cette joaillerie de mauvais aloi trahissaient le luxe artificiel de son imagination ; les vers les plus pompeux, ceux qu'il avait destinés à éblouir la multitude, ressemblaient à des fusées tirées en plein jour. c'étaient des lucours sans éclat, une lumière fautive et blafarde : mais l'engouement de ses admirateurs leur avait fait perdre jusqu'aux premières notions du vrai ; et plus il s'éloignait de la raison et du goût, plus il était porté aux nues."

Nous n'avons rien à ajouter à cette critique ; Gongoura et sa funeste école, qui tire son nom de lui, le *gongourisme*, sont bien jugés.

QUEVEDO

Homme d'état, courtisan, juriconsulte, théologien, philologue, médecin, physicien, poète, chansonnier, don Francisco de Quevedo est un de ces noms que le prestige a encore grandis aux yeux de l'Espagne. Satyrique mordant, esprit subtil, délié, ambitieux, amoureux de la gloire, il aurait pu régénérer la littérature de son temps, retarder la décadence s'il avait su diriger ses traits, s'il n'avait pas pris l'irrésolution pour l'indépendance, la violence pour l'énergie. Ses connaissances étendues,

son goût pour la satire fine et déguisée l'ont fait surnommer le *Voltaire de l'Espagne*.

Quevedo naquit à Madrid en 1580, et mourut en 1645. Son père était secrétaire de Philippe II, et sa mère camériste de la reine Anne d'Autriche. Doué d'un talent précoce, il avait obtenu à quinze ans ses degrés en théologie, à l'Université d'Alcala, et possédait le grec et le latin, le français et l'italien. Un duel l'obligea de passer en Italie ; il y obtint la secrétairerie de la Sicile par l'entremise du duc d'Assonne. La disgrâce de son maître entraîna sa perte ; il fut détenu dans une prison pendant trois ans sans en connaître les motifs. Son mariage, avec Dona Esperenza, vint ajouter à ses malheurs, il devint veuf peu après et perdit de nouveau sa liberté sous accusation d'avoir fomenté la révolte par un libelle incendiaire. Il a subi dans son cachot les traitements les plus inhumains ; à peine eut-il été rendu à ses amis qu'il mourut ; il était âgé de 65 ans.

Contemporain de Lope de Véga, Quevedo, s'il eut su diriger son talent, aurait pu faire pâlir cette étoile si brillante dans le ciel de l'Espagne. Peu défiant des conséquences de ses écrits, il tombait souvent dans les extrêmes. D'une nature ardente, passionnée, sarcastique, ses écrits sont plutôt admirés qu'aimés, plutôt recherchés que goûtés ! A la vérité, personne ne sait mieux allier l'excentricité de l'humorisme anglais avec l'entrain et la gaieté méridionale. Il y a deux hommes chez lui, le philosophe et le bouffon, le théologien et le chansonnier, le chrétien et le païen, le courtisan et le soldat.

Armé de ce vaste foyer de connaissances, Quevedo embrasse tout, traite de tout, éparpillant sa flamme de tous côtés, la perdant en étincelles, marchant et frappant d'estoc et de taille, à droite, à gauche, au hasard ; il traduit Phocydide, Epictète et Plutarque ; commente Sénèque, interprète l'Écriture-Sainte, apprend la musique, la danse, les arts d'agrément et le maniement des armes. Il se mêle à tout ce qui peut ajouter un fleuron à sa couronne ; on le voit partout où il y a un laurier à gagner, une ambition à satisfaire. En s'attaquant sans cesse aux imperfections de la nature humaine, au lieu de faire la guerre aux vices de l'homme social, Quevedo n'a pas atteint le but que doivent se proposer le poète satyrique et le moraliste. La partie élevée et sérieuse de son talent a été presque entièrement effacée par la partie qui faisait rire. Aujourd'hui encore, qu'est-il aux yeux du plus grand nombre ? Un auteur facétieux, plein de sel, de causticité, qui n'a pas d'égal pour les épigrammes et les bons mots. Ce que l'on connaît le mieux de lui, ce sont ses folles *Jacoras*, si mordantes et si libres ; ses joyeuses *Letrilles*, si babilardes, si dansantes, si charmantes ; ses sonnets burlesques, à la déinvolture plus qu'italienne, et par-dessus tout son *Histoire comique du capitaine don Pablos*, le Mandrain des Sierras de Castille.

La versification du poète satyrique de l'Espagne est toujours mélodieuse, mais se ressent de l'époque de décadence ; on y retrouve l'enflure. En bien des endroits ses vers sont doux, sonores, ses rimes sont riches, ce qui prouve que Quevedo aurait pu combattre avec succès l'école de mauvais goût qui régnaît alors.

Dans son livre intitulé : *De la politique de Dieu et du gouvernement du Christ*, il expose des principes chrétiens dans un style pur, élégant et énergique en certains endroits. Ses *Songes* sont une satire comique où il flagelle très spirituellement les vices des femmes. Les rêves des têtes de mort sont un tableau grotesque du jugement dernier. *La vie de l'apôtre saint Paul*, *Les Visions*, *La Vertu militante*, etc., comptent parmi ses meilleurs écrits. Les poésies de Quevedo sont réunies en trois gros volumes, sous le nom de Parnasse Espagnol. Une partie considérable de ses manuscrits lui furent dérobés de son vivant, entre autres ses pièces de théâtre et ses ouvrages historiques, en sorte que ses œuvres ne contiennent plus, comme il en avait la prétention, tous les genres de littérature. Mais, malgré la perte de quinze manuscrits, qui n'ont jamais été retrouvés, ce qui reste de lui forme encore onze gros volumes, dont huit de prose et trois de vers.

Voici comment Quintana (1) esquisse cette période de la poésie castillane : "Dès sa plus tendre jeunesse, le front paré de fleurs des champs, elle effleure l'herbe des prairies, conduite par Garcilaso ; devenue grande, elle s'avance, accompagnée d'Herrera et de Rioj, toute resplendissante de beauté et de richesse ; plus tard encore, environnée de Balbuena, de Xaurequi et de Lope de Véga, elle se montre agréable et jolie, bien qu'elle ait moins d'élégance et de tenue ; mais dès qu'elle s'est livrée à Gongoura et à Quevedo, c'en est fait d'elle ; de corrupteurs en corrupteurs, elle va tomber aux mains d'une foule de barbares ; elle marche, elle s'agite comme une folle : ses couleurs sont fardées, ses perles sont fausses, son or est du clinquant ; vieille et décrépite avant l'âge, elle semble tomber en enfance ; son langage est un insignifiant babil ; elle se dessèche et périt."

III

Au XVI^e siècle, c'est la France qui imita l'Espagne ;

(1) *Thesoro del Parnaso Español*.

au XVII^e siècle, ce fut le tour de l'Espagne d'imiter la France, et l'excès d'imitation amena la décadence de la littérature espagnole. L'hôtel de Rambouillet, la brillante cour de Louis XIV et l'introduction du théâtre français en Espagne, telles sont les trois principales causes de cette décadence.

Au XVII^e siècle, il existait en Europe un dicton bien connu et qu'on ne manquait jamais de citer chaque fois que l'on voulait manifester son admiration : *Beau comme le Cid*. Corneille, en effet, n'a été proclamé le père du théâtre français que lorsqu'il eut, d'un coup de son vigoureux pinceau, tracé cette merveilleuse création. On sent quelle émotion a dû éveiller en Espagne cette production gigantesque. C'est un mot si flatteur pour le peuple espagnol ! On s'empara donc de Corneille et on chercha à l'imiter ; de ce premier maître on passa à d'autres ; Molière vint ensuite et fit pour la comédie ce que Corneille avait accompli pour la tragédie. Mais on ne put distinguer l'ivraie du bon grain, l'excellent d'avec le médiocre. Un esprit universel et outré d'imitation s'empara de toutes les intelligences d'élite de la Péninsule. Ce fut un malheur bien déplorable. On détourna le cours naturel que la poésie nationale avait suivi jusque-là. Encore aujourd'hui on est à se demander comment il se fait que le pays des toréadors, si fier, si indépendant, ce peuple dont la littérature dramatique a été une des sources du théâtre français ; qui initia toute l'Europe aux secrets du drame, comment il se fait qu'il a pu s'abaisser à traduire pour son théâtre et ses feuilletons tant de pauvres et chétives productions de la France contemporaine. Autrefois Thomas Corneille leur emprunta toutes ses tragédies, Pierre Corneille l'*Héraclius*, de Caldéron, le *Menteur*, de Jean Alarçon, auteur de la *Vente suspecte*. Et Molière ne doit-il pas à l'Espagne la plupart de ses comédies, le *Festin de Pierre* entr'autres. Sa *Princesse d'Elide* est calquée sur une pièce d'Augustin Moreno, et la *Marianne*, de Voltaire, est parente de la *Tétrarque de Jérusalem*, de Caldéron. Les rôles sont donc bien changés. Espérons que l'Espagne se réveillera et qu'elle prendra son élan vers de plus hautes destinées.

Charles-Quint disait : "Je parlerais français à mon ami, anglais aux oiseaux, allemand aux chevaux, espagnol à Dieu." Il y a en effet dans les chants d'Eglise et dans la prière espagnole on ne sait quelle suavité qui pénètre l'âme et l'entraîne. On retrouve là toute la pureté de l'ancienne poésie nationale ; l'Eglise d'Espagne a voulu conserver cette source du beau.

Une autre source de réhabilitation se trouve dans la poésie populaire. Dans aucun pays, si l'on excepte l'Italie, la poésie ne fut plus en vogue dans les rues. Que le lecteur imagine une de ces scènes bruyantes, joyeuses, champêtres et pittoresques, où figurent les gitanos, à côté du caballero, dansant, sautant, chantant en pleine rue, ou sous une tonnelle riante. Au bruit des castagnettes agaçantes et bavardes du gitano répond le tambour de basque frémissant et railleur de la gitana. Les caballeros animent la scène, mêlant aux accords monotones de la mandoline les mouvements animés du rythme bohémien.

Revenons à Corneille. C'est une question bien et nettement décidée pour l'honneur du théâtre français : on sait à quoi s'en tenir sur le *Cid* de Corneille. Voltaire a insinué que Corneille avait copié toutes les beautés de sa pièce dans celles de Guillen de Castro et de J.-B. Diamante. Un ouvrage remarquable, publié il n'y a pas encore longtemps, *Catalogue bibliographique et biographique de l'ancien théâtre espagnol depuis son origine jusqu'au milieu du XVIII^e siècle*, a dissipé tout doute à cet égard. La statistique établit que Corneille n'a pu copier les pièces espagnoles puisque la sienne a été écrite avant les deux autres.

Parmi les écrivains les plus remarquables qui précédèrent Camoëns dans la littérature portugaise, on cite Gil Vincent, le Plaute portugais. Quoique désordonné dans ses plans il rachète ce défaut par la richesse de son imagination, la vivacité de son dialogue et l'harmonie de sa phrase. On dit qu'Erasmus apprit le portugais afin de pouvoir le lire.

Parmi les historiens qu'a produit la patrie de Camoëns, nous mentionnerons surtout Jean de Barros, Osorio (1506), esprit philosophique remarquable, Lucéna (1550), louable par sa correction et son élégance, Damien de Goez (1501), Brito (1569), auteur d'une *Histoire de la monarchie portugaise depuis le déluge*.

Les voyageurs portugais, qui ont laissé des relations de leurs voyages, sont Galvas (1500), *Voyage en Abyssinie* ; Vasco de Gama (1525), *Voyages aux Indes* ; Pacheco Pereira, *Description de l'univers* ; Casthanea, *Histoire de la découverte des Indes* ; Alvarès, *Description de l'Éthiopie* ; Magellan, un grand nombre de manuscrits précieux ; Pinto (1509), *Voyages aventureux*. Nous ajouterons encore à ces écrits les *Lettres* d'Albuquerque, les *Antiquités du Portugal*, par Resende et le *Discours* de Felician Milam sur l'excellence de la pierre philosophale.

En Espagne, un nouveau Boscan, don Ignacio de Luzan (1702-1754), entreprit de lutter contre le mauvais goût qui asservissait sa patrie depuis l'époque de la décadence. Il se mit à la tête d'une nombreuse école,

les gallicistes, et parvint, après de longs efforts, à extirper les derniers vestiges du gongourisme. Sa critique, *Memorias litteras de Paris*, est un résumé lucide des œuvres de Fontenelle et d'un grand nombre d'autres. On a encore de lui une satire dans le genre du *Lutrin*, contre l'afféterie des prédicateurs à la mode; des cançons sur la conquête et la défense d'Oran, et sa poésie qui est un rappel aux principes d'Horace.

Augustin de Montiano marcha sur les traces de son maître, Luzan. Il est l'auteur d'une dissertation historique et critique du théâtre espagnol en faveur des unités. Il mit en pratique ses théories dans les pièces intitulées *Virginie* et *Ataulphe*, où toutes les règles des classiques sont observées.

On le voit, une réaction favorable commençait à se faire en faveur de l'art.

Les efforts des deux auteurs que nous venons de mentionner furent continués par Louis-Joseph Velasquez, auteur d'une *Histoire de la poésie espagnole*.

La Huerta (1787) a laissé deux volumes de poésie et divers ouvrages de critique littéraire. Il composa un recueil du théâtre espagnol en dix-sept volumes. Sa tragédie de *Rachel* est de beaucoup son meilleur ouvrage, si on en juge du moins par le retentissement qu'elle eut. Il combattit de toutes ses forces l'école des gallicistes.

Don Joseph Cadalso (1741-1782) réussit mieux dans ses *Erudits à la violette*, satire fine et piquante, que dans sa tragédie de *Sanche Garcia*. Ses *poésies lyriques* accrurent sa réputation. Ses *Lettres mexicaines* sont imitées des *Lettres persanes* de Montesquieu. Il continua l'œuvre de Lurzan en s'enrôlant sous la bannière des gallicistes.

Mais que voulait cette école? Elle prêchait l'imitation française, mais non une imitation qui allait jusqu'à l'affectation, jusqu'à la traduction. On voulait enrichir la littérature nationale par l'étude des modèles de la France. Par la suite, on finit par ne plus distinguer le véritable rôle de cette école en traduisant les ouvrages médiocres comme les bons.

EDMOND LAREAU.

(La fin au prochain numéro.)

M. L.-Z. JONCAS

UN DES COMMISSAIRES DU CANADA A L'EXPOSITION DES PÊCHERIES DE LONDRES

M. Joncas, dont nous donnons le portrait dans nos illustrations de ce jour, est né à la Grande-Rivière, une des principales paroisses du comté de Gaspé, et un des postes de pêche à la morue les plus importants de la côte de Gaspé! Sa famille s'occupe de pêche depuis longtemps. Il reçut son instruction première à l'école du village et il fit ses études classiques au collège de Ste-Thérèse.

Plusieurs années après son retour dans son village natal, il s'établit comme marchand armateur de pêche, et il se livra à ce commerce pendant plusieurs années. Il fut ensuite nommé shérif de Gaspé. En 1875-76, il fut le secrétaire privé de l'hon. P. Fortin, alors président de l'Assemblée Législative de Québec.

Quand il s'est agi de faire représenter le Canada à l'Exposition des pêcheries de Londres, le nom de M. Joncas s'est présenté naturellement à l'esprit de ceux qui le connaissent, comme celui d'une personne possédant les connaissances théoriques et pratiques nécessaires pour bien remplir les devoirs de commissaire à cette grande exposition.

M. Joncas s'est occupé principalement des questions qui touchent aux grandes pêches, leur organisation, le commerce auquel elles donnent lieu, etc., etc., et il a pleinement répondu à l'attente de ses amis. Il est encore dans la force de l'âge.

M. Joncas fait honneur à sa province et à ses amis.

Le *Canadian Gazette*, de Londres, du 5 juillet dernier, contient l'article suivant :

"A une conférence tenue lundi, le 2 juillet, à l'exposition des pêcheries, sous la présidence de l'honorable A.-W. McLellan, ministre de la marine et des pêcheries du Canada, M. L.-Z. Joncas, un des commissaires du Canada à cette exposition, a lu un travail très complet et très intéressant sur les différentes pêcheries de l'Amérique Britannique du Nord. Le sujet est vaste, mais M. Joncas, grâce à ses connaissances pratiques, lui rendit pleine justice, et il sut grouper dans cette étude des faits d'une grande valeur se rapportant à toutes les branches de la pêche maritime. Ce travail a été publié, par ordre, à Londres, et de nombreux exemplaires sont en circulation.

"En outre M. Joncas a adressé au journal le *Canadien*, de Québec, durant les derniers trois mois, une série de correspondances, au nombre de neuf, sur les pêches du Canada et des pays étrangers."

Le gouvernement provincial a payé \$32,000 au chemin du lac Saint-Jean, pour les dix milles de chemin terminés entre Saint-Raymond et le lac Saint-Simon.

NOS BONNES SŒURS

A l'heure où tombent mélancoliques les soirs d'automne, quand, des clochers aigus, s'épand sur toute la ville la sonnerie lente et grêle des angelus, on les voit sortir par petits groupes de leur maison paisible et calme. Elles vont, silencieuses, rasant les murs, marchant de ce pas réglé, presque automatique, que rien ne doit distraire. Et ces femmes au costume monacal, glissant dans la teinte grise du crépuscule, à travers ces rues étroites et peuplées, sous les pignons des vieilles bâtisses, vous donnent l'impression d'une réminiscence... Il semble qu'on remonte dans le passé et qu'on voit revivre un coin du moyen âge, ce temps des croyances naïves et de la foi sincère.

Elles entrent à l'église, graves, recueillies, et gagnent à travers la nef leur place accoutumée. Alors, s'agenouillant avec une onction sainte, elles s'abiment dans un acte d'adoration.

* * *

Oh! qui dira jamais quelles ardeurs secrètes, quelles tendresses inavouées et inassouvies elles répandent là, seules à seul avec Dieu! Qui connaîtra jamais les épanchements mystérieux de ces âmes héroïques et simples, fermées à toute passion humaine?... L'heure de la prière, c'est pour elle l'heure bénie, l'heure souhaitée, l'heure des effusions intimes, où ces Magdelineines qui n'ont point péché, versent comme un parfum l'amour mystique de leur cœur aux pieds de Jésus. C'est une joie, un repos, un rafraîchissement dans leur rude existence de sacrifices; elles y pensent durant le labeur de la journée.

Et longtemps elles prient... Quand elles relèvent leur front, il semble que l'extase pieuse y ait mis un rayonnement divin.

* * *

Assises maintenant, la face calme, plongées en une béatitude profonde, les mains perdues dans leurs vastes manches, elles suivent le rosaire avec un remuement des lèvres, disant à haute voix les répons. Et durant des heures, dans la vieille basilique sombre et sonore, s'égrène la psalmodie monotone des *Ave*.

Puis l'orgue se met à chanter; ses modulations traînantes courent d'arceau en arceau le long des voûtes; des voix enfantines lui répondent du fond du chœur; l'encens monte au pied de l'autel; le prêtre à genoux dans sa chape raide adore le calice... Brusquement un coup de sonnette retentit: les chants cessent; les fronts s'inclinent... "*Panem de celo*" dit l'officiant, et tourné vers les fidèles, d'un geste fervent, il élève le ciboire au-dessus de ces têtes inclinées comme un champ d'épis par un vent fort. Et les saintes femmes prosternées plus bas, dans une attitude plus humble se signent lentement avec componction.

* * *

Elles sortent; l'âme rassérénée, une joie dans les yeux; toujours silencieuses, elles remontent les rues tortueuses de la vieille ville, et parfois une fenêtre vivement éclairée attire leurs regards; elles voient en passant un modeste intérieur: la table mise, la soupe fumante; un homme aux fortes épaules, à tête crépue, debout, souriant d'un large sourire à une jeune femme qui tient un petit enfant dans ses bras... Elles détournent la tête; mais au fond d'elles-mêmes quelque chose a tressailli, une fibre inconnue a vibré... et une larme leur monte aux yeux en même temps qu'un vague regret au cœur. Sous leurs paupières mi-closes, elles gardent l'image du cadre lumineux et de la vision aperçue, comme ces tableaux anciens qui se détachent sur un fond d'or. Mais le souvenir de la prière ineffable leur revient: *excelsior!* leur pensée monte... d'un coup d'aile s'élevant vers les biens immatériels, infinis!... et, dans leur cœur, toujours prêt aux holocaustes, elles immolent le vain regret d'une félicité entrevue...

Et calmes et lentes, les saintes filles poursuivent leur chemin.

GYZÈLE.

CHOSSES ET AUTRES

M. Joseph Marmette est arrivé de Paris.

M. l'abbé Casgrain passera l'hiver à Windsor, Ont.

M. Sénécal est parti de Liverpool, samedi, pour le Canada.

Les autorités municipales de Glasgow ont offert au marquis de Lorne le droit de cité en leur ville.

On a commencé à poser les appareils à éclairage dans les édifices parlementaires à Ottawa.

La reine Victoria n'est pas encore remise de la blessure qu'elle s'est faite au genou, il y a plusieurs mois.

L'annexion de la ville d'Hochelaga à la cité de Mont-

réal a été votée à l'unanimité par les électeurs d'Hochelaga.

La nouvelle qu'un nonce papal devait être accrédité auprès du gouvernement américain est contredite.

Le monument élevé à Portsmouth, à la mémoire des soldats anglais tombés sur les champs de bataille du Zululand, a été renversé par la tempête de la semaine dernière.

M. A. Drummond, gérant de la banque de Montréal, de cette ville, a résigné. Il était employé à cette institution depuis plusieurs années.

La reine Victoria souffre actuellement d'une affection mentale qui lui fait voir partout des embûches meurtrières, œuvre des féniens.

Le département de la marine et des pêcheries est à considérer le projet d'éclairer, au moyen de la lumière électrique, durant l'été, le chenal du fleuve entre Québec et Montréal, au moyen de bouées électriques.

Le prince Louis de Battenberg, petit-neveu de la reine Victoria, doit épouser prochainement la jeune princesse Victoria de Hesse Darmstadt, fille aînée de la regrettée princesse Alice d'Angleterre.

Le maréchal Serrano a reçu ordre, paraît-il, du roi Alphonse, de déclarer au gouvernement français qu'il n'est nullement question pour l'Espagne d'une alliance avec l'Allemagne.

Il est rumeur, à Portland, qu'outre les vapeurs des lignes Dominion et Allan, faisant le service hebdomadaire entre ce port et Liverpool, la ligne Cunard se propose d'établir, pendant la prochaine saison, un service bi-mensuel entre les mêmes ports.

Le second procès de Joseph Poole, à Dublin, accusé du meurtre de J. Kennedy, s'est terminé jeudi. Poole a été trouvé coupable et condamné à mort. Il a admis qu'il était féniens, a demandé trois vivats pour la République irlandaise et a maudit l'Angleterre.

Le R. P. Turgeon vient de remplacer le R. P. Cazeau comme recteur des RR. PP. Jésuites de Montréal. Le R. P. Cazeau remplissait cette charge depuis six ans. Le R. P. Turgeon est Canadien-Français de naissance, comme son prédécesseur.

Le *Canada* dit que les efforts faits par le département de l'agriculture pour faire connaître en Europe la richesse de nos terres du Nord-Ouest, portent des fruits tous les jours, et tout fait présager que l'immigration pendant l'année 1884 va être considérable.

Les employés du service civil sont maintenant tenus de prêter serment d'office auquel il est pourvu par l'Acte de 1882. Par ce serment, ils s'engagent, entre autres choses, à ne demander ni accepter pour leurs services aucune somme autre que celle qui leur revient de droit du gouvernement.

Un grand Spectacle-Concert aura lieu lundi prochain, 3 décembre, dans la salle Nordheimer, au no 207, rue Saint-Jacques. Les bénéfices de cette soirée reviendront à la caisse de la Société des Artisans Canadiens-Français. Cette institution a la charité pour but. Les amateurs du Cercle Labiche, avec le concours de la musique de "l'Harmonie de Montréal," sont chargés de l'organisation de cette soirée. Au nombre des amateurs nous comptons MM. Brazeau, Charles et Louis Labelle, Marion, Varin, etc., etc. Cela promet.

Kahoka, Mi., 9 février 1880.

J'ai acheté cinq bouteilles des Amers de Houblon de MM. Bishop et Cie., l'automne dernier, pour ma fille, et j'en suis très satisfait. Elle est mieux qu'elle ne l'a été depuis dix ans sous les soins des médecins.—W. J. McLURE.

Ce qui précède a rapport à un fermier très respectable. Sa fille était toujours dans un grand état de faiblesse, et n'a goûté du soulagement qu'après avoir fait usage des Amers de Houblon.—W. BISHOP & Cie.

SOUS PRESSE :

La nouvelle comédie en vers de l'hon. F.-G. Marchand, intitulée: *Un bonheur en attire un autre*, est actuellement sous presse. Cette pièce a été lue, le printemps dernier, devant la Société Royale du Canada, et procura à son auteur les félicitations personnelles du marquis de Lorne. Elle fut jouée pour la première fois, avec un grand succès, à Saint-Jean d'Iberville, le 21 juin dernier, au bénéfice des familles de nos martyrs de 1837-38.

M. I. Bourguignon, propriétaire-éditeur du *Franco-Canadien*, à Saint-Jean d'Iberville, P.Q., est chargé de la mise en vente. Il expédiera par la poste, franc de port, d'ici au 1er janvier prochain, moyennant 50 centins l'exemplaire, payés d'avance à lui-même ou à ses agents, qui sont chargés de remettre aux souscripteurs en attendant livraison, des reçus portant sa signature



A LA FRONTIÈRE

« Toi que je rencontre en chemin,
 « Je ne puis, hélas! ma petite,
 « Comme tu veux, prendre ta main.
 « Je suis pressé, je marche vite,
 « Oui, beaucoup trop vite pour toi.
 « Adieu, petite Alsacienne! »
 — « Oh, monsieur, venez avec moi
 « Jusqu'à la frontière prussienne!
 « Faites-moi passer les Deux Ponts,
 « J'ai si grand'peur des sentinelles! »

— « Tu t'en vas donc bien loin, réponds,
 « Enfant aux naïves prunelles? »
 — « Là bas, au pied de ce coteau,
 « Je vais prier. C'est là, naguère,
 « Que mon père est mort, à la guerre.
 « Pauvre homme! Il n'a pas de tombeau,
 « Mais il ne faut pas qu'on l'oublie! »
 — « O mon enfant, je t'en supplie,
 « Garde-toi bien de l'oublier!
 « Viens, donne-moi ta main qui tremble,
 « Viens, nous ferons la route ensemble
 « Et nous serons deux pour prier! »

P. COTTIN.



M. L.-Z. JONCAS,
UN DES COMMISSAIRES DU CANADA À L'EXPOSITION DES PÊCHERIES DE LONDRES



LE GÉNÉRAL CAMPENON, MINISTRE DE LA GUERRE



M. POUBELLE, PRÉFET DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE

LES DEUX BULLES DE SAVON

FABLE

L'un souffle que comprime un étroit chalumeau,
Deux bulles de savon reçurent la naissance ;
C'était même rondeur et même transparence,
Entre elles, deux gouttes d'eau
N'ont pas plus de ressemblance.
Dans le vague de l'air nos deux globes jetés,
Par deux courants divers se virent transportés
L'un côtoyait une montagne sombre ;
Étant toujours plongé dans l'ombre,
Des feux du jour ne fut point coloré ;
Partant, il fut de tous constamment ignoré.
Plus heureux que son frère,
L'autre globe au contraire
Vit le soleil briller à son midi ;
Les sept couleurs qu'Iris étale,
Pourpre, émeraude, azur et l'orange plus pâle,
Teignirent son disque arrondi ;

* *

Un rayon qui nous dore, un souffle qui nous mène,
Voilà de quoi dépend la destinée humaine
C'est au sort à nous bien placer ;
Il y fait plus que la sagesse.
Le hasard du succès doit en calmer l'ivresse ;
Il pourrait même apprendre au sage à s'en passer.

E. GRANDHANTZ-LOISEAU.

LE MOULIN ROUGE

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS

XXIX

OU SAUVAGEON VEUT SE RENDRE UTILE

(Suite)

On appelle cet endroit le *Bas-Prunet*, continua Sauvageon ; ce matin, j'ai attaché le bateau à une touffe de broussailles, au pied de la berge, et je suis monté à la ferme pour acheter des œufs et du lait. Il y avait dans la cour avec la fermière une vieille petite dame, tout en noir, ni belle ni laide, mais qui n'est pas une personne du commun, j'ai vu cela tout de suite. Au moment où j'entraï les deux femmes causaient :

—Et, comment donc va maintenant votre chère demoiselle, ma bonne dame ? demandait la fermière.

—Tout à fait bien, et mieux même que je ne pouvais l'espérer, répondait la dame en noir, sa guérison est complète et, grâce au ciel, il ne reste aucune trace de la terrible maladie...

—La fermière reprit d'un ton joyeux et d'un air attendri :

—Oh ! moi je m'attendais à cela... je vous demande un peu si le bon Dieu pouvait abandonner une pauvre créature qui est aussi bonne que les anges ? Certainement, ma bonne dame, il ne le pouvait pas...

—Dieu nous a prises en pitié, répliqua la dame en noir, et qu'il en soit béni !... Il était temps... après tant de souffrances, un peu de consolation, c'était la vie...

—Pourquoi n'amenez-vous pas quelquefois à la ferme votre chère demoiselle ? nous lui ferions visiter les étables, les bergeries... elle verrait le poulailler et le colombier... ça la distrairait toujours un peu...

—Sans doute, et je le lui ai proposé déjà, mais il est impossible de l'y décider... Que voulez-vous, elle se complait dans une sorte de mélancolie douce qui ne la quitte guère, et elle redoute les distractions comme une autre redouterait la solitude...

—Ne sort-elle jamais du petit jardin ?...

—Jamais pendant le jour, mais tous les soirs, quand il fait beau et quand vient la nuit, nous allons nous promener sur le bord de la Seine...

—C'est une singulière idée, convenez-en, d'attendre l'obscurité pour sortir, et ça doit être mortellement triste...

—Mon Dieu, je ne dis pas le contraire ; c'est triste en effet ; mademoiselle le veut ainsi afin d'être certaine de ne voir personne et de n'être point vue...

—Je comprends, mais est-ce que vous n'avez pas peur, en vous promenant à la nuit tombée ?

—Peur de quoi ?

—De faire de mauvaises rencontres...

—Mademoiselle n'y a jamais pensé, ni moi non plus... est-ce que c'est à craindre ?...

—J'espère que non... on entend rarement parler de mauvais coups dans nos environs... les gens du pays sont généralement tranquilles et honnêtes, mais il peut y avoir par malchance des étrangers et des rôdeurs, des gueux de Paris... et, ceux-là, je n'en réponds pas...

—Vous avez raison. Je dirai ça à mademoiselle, mais je suis presque sûre d'avance qu'elle n'en tiendra pas compte...

—Là-dessus la dame en noir s'en alla, et aussitôt seul avec la fermière, je la questionnai sans en avoir l'air ; elle aime à causer, la bonne personne, et elle m'apprit volontiers tout ce qu'elle savait... Il paraît que la vieille dame est comme qui dirait la gouvernante de la jeune fille. Elles sont venues dans le pays il y a quelques mois... elles ont pris à bail, pour presque rien, la maisonnette qui n'a que deux chambres, et elles y vivent à peu près de l'air du temps, car elles ne sont pas riches du tout, et économisent tant qu'elles peuvent...

La demoiselle était très malade en arrivant, mais elle est guérie présentement et plus belle, à ce que prétend la fermière, que tout ce qu'il y a au monde de plus beau. Elles ne reçoivent pas un chat ; la fermière ignore d'où elles viennent, comment elles se nomment et quels sont les malheurs terribles dont la vieille dame parle de temps en temps avec de grands hélas, avec de gros soupirs et en essuyant ses yeux rouges !...

Sauvageon s'interrompit, et garda le silence pendant un instant.

—J'attendais un ordre... répliqua l'ex-cabaretier d'un ton

qu'il voulait rendre malin. Si par hasard, mon histoire ennuyait monsieur, je me ferais un devoir de ne plus ajouter un mot...

—Eh ! s'écria le baron en haussant les épaules, si je ne prenaï quelque plaisir à vous entendre, je vous aurais déjà fait taire !... Auriez-vous la sottise de croire que je me gêne avec vous ?...

Sauvageon salua.

—Monsieur est bien bon pour moi... dit-il ; puis il reprit :

—Donc je remontaï dans le bateau, je me laissai aller à la dérive, et, tout en jetant l'épervier, je ruminai au fond de ma tête ce que je venais d'entendre... Monsieur m'ayant promis de faire ma fortune, je lui suis certainement plus attaché qu'un quidam qui le servirait depuis sa tendre jeunesse... Ce qui l'intéresse m'intéresse et je brûle du désir de me rendre utile par quelque signalé service, et de prouver mon dévouement sans bornes... Or, je voyais bien que monsieur s'ennuie, et je résolus de saisir aux cheveux la bonne occasion qui se présentait de distraire monsieur comme il faut... Mais il importait de n'agir qu'à bon escient et d'éviter de rendre dupe monsieur d'une mystification involontaire...

—Il s'agissait pour cela, de voir la jeune personne de mes propres yeux, afin de m'assurer qu'elle était véritablement digne de l'attention de mon maître...

—Ah çà ! demanda Lascars en souriant, vous êtes donc connaisseur en fait de beauté ?...

—Eh mon Dieu ! je sais bien que je ne suis pas beau, ce qu'on appelle beau, mais je possède un physique chiffonné qui plaît aux femmes, et je n'ai point à me plaindre de ces chères créatures... Oui, monsieur, je crois m'y connaître...

—J'abrège, afin de ne pas fatiguer monsieur... reprit Sauvageon ; le soir venu, je tins à peu près ce langage : *Au risque d'être grondé sans l'avoir mérité, j'en aurai le cœur net aujourd'hui même !*... J'attachai la barque au même buisson que le matin. Je grimpai sur la barge et j'allai me coucher au fond du fossé qui borde la route, à vingt pas de la porte de la maisonnette... Ce fossé est rempli de grandes herbes qui cachent mon corps ; je ne laissai passer que ma tête et il était impossible de me découvrir à moins d'être instruit positivement de ma présence...

—La nuit tombait...

—La route était déserte...

—Le temps commençait à me paraître un peu long dans mon fossé dont l'humidité glaciale engourdissait mes membres...

—Enfin j'entendis une porte s'ouvrir et se refermer...

—Les deux femmes sortirent, et, dirigeant leur promenade du côté où je me trouvais, elles passèrent à trois pas de moi...

—La jeune personne était habillée de noir, du haut en bas, comme la vieille dame...

—Je ne vis pas son visage, par deux bonnes raisons : la première, c'est qu'il faisait déjà très sombre ; la seconde, c'est qu'elle portait un grand voile d'épaisse dentelle qui cachait ses traits, mais je vis sa taille et sa tournure !... Ah ! monsieur, quelle tournure et quelle taille !... et son pied ! quel pied ! monsieur n'est pas sans avoir entendu parler du pied de Cendrillon qui donna dans l'œil à un fils de roi... Eh bien ! je mettraï volontiers ma tête à couper qu'il ne pouvait valoir celui-là !...

—Quand les deux dames furent un peu loin je me relevai et je les suivis, mais à distance, sans faire de bruit, de manière à ne point attirer leur attention...

—Elles marchèrent penchées à peu près une heure, puis elles revinrent sur leurs pas...

—Je fis comme elles. Je m'étais promis de savoir tout à fait à quoi m'en tenir... Je connaissais la tournure de la demoiselle... Je voulais voir sa figure...

—Les deux femmes rentrèrent dans le jardin et fermèrent la porte derrière elles. Il faut dire à monsieur que ce n'est point une muraille qui forme la clôture du petit enclos, mais une haie vive, une haie d'épines, très touffue, très haute et très hérissée... ça n'a l'air de rien du tout, n'est-ce pas ?... Et bien ! moi qui m'y connais, je déclare que pour une escalade un mur est cent fois plus commode !... il n'y a rien que je déteste est-ce les épines !... On a beau faire, on y laisse toujours un peu de sa personne...

Sauvageon interrompit son récit pour dire à Lascars :

—Monsieur veut-il prendre la peine de me regarder avec attention ?...

Roland fit droit à cette requête. Il approcha la lampe du visage de son valet et il reconnut que la peau du front et des joues était sillonnée par une multitude de déchirures encore saignantes.

—Qu'est-ce donc que cela ? demanda-t-il, avez-vous eu maille à partir avec une douzaine de chats enragés ?

—Non monsieur, mais j'ai eu affaire à la haie d'épines, et j'en porte les marques... Ne pouvant passer par-dessus, j'ai fait un trou tout au beau milieu et je me suis glissé comme une couleuvre, non sans un notable préjudice pour mes avantages extérieurs, ainsi que monsieur peut le voir de ses propres yeux... mais du moment qu'il s'agit du service de monsieur, je me ferais mettre en capilotade... monsieur a promis de faire ma fortune, et j'ai confiance...

—Bref, il m'en cuisait, mais j'étais dedans... Je voyais briller une petite lumière à travers les volets entrebaillés... la maisonnette n'a qu'un rez-de-chaussée ; c'est commode...

—Je m'approchai tout doucement, à pas de loup, je collai mon visage à l'ouverture des contrevents, et j'eus toutes les peines du monde à ne pas pousser un cri de surprise et d'admiration, en voyant la demoiselle assise vis-à-vis de moi, à côté d'une petite lampe qui l'éclairait en plein !

—Cette jeune fille est donc véritablement bien belle ? demanda Lascars.

—Ah ! monsieur, la fermière n'en avait pas même dit assez !... Je ne sais point faire de phrases, moi... je suis un bon jeune homme tout simple et bien incapable de manier la parole comme un seigneur... ce que je puis affirmer seulement, c'est que c'est une beauté qui dépasse toute idée !... une vision !... un soleil !... un éblouissement !...

Lascars sourit malgré lui du lyrisme de Sauvageon et de l'expression d'enthousiasme rayonnant sur sa figure chafouine et déchirée.

—Peste !... quel feu !... murmura-t-il.

—Ah ! monsieur, je ne me serais pas permis d'enflammer ! Le modeste garde-chasse doit respecter le gibier du maître, mais je parierais de grand cœur ma fortune à venir contre un écu rogné, que, lorsque monsieur verra la jeune demoiselle, il flambera pour elle tout de suite, ni plus ni moins qu'un fagot d'épines sèches sur un feu de la Saint-Jean...

—Me croyez-vous donc le cœur si facile, maître Sauvageon ?... demanda Lascars.

—Ah ! monsieur, on ne résiste pas à des enchantements de cette force-là ?... Tous ceux qui regarderont la demoiselle en tomberont fous d'amour !... En voilà une, foi de Sauvageon, qui fera des malheureux dans sa vie !...

—Quel âge donnez-vous à cette jeune fille ?...

—Seize à dix-sept ans, tout au plus...

—Est-elle brune ou blonde ?

—Aussi blonde que les blés mûrs...

—Son teint ?

—Des roses pâles, effeuillées, voilà ses joues...

—Ses yeux ?

—Ah ! ses yeux, monsieur, ils sont noirs et brillants comme si sa chevelure n'était pas couleur d'or...

Lascars tressaillit.

Le portrait, rapidement esquissé de cette enfant blonde aux yeux noirs, lui remettaï en mémoire le divin et triste visage de sa victime, Pauline Talbot.

—Si c'était elle !... se demanda-t-il.

Mais il éloigna cette pensée. Était-il vraisemblable, en effet, était-il même admissible que l'orpheline eût été ramenée, par le hasard, si près de lui ?

—Enfin, reprit au bout d'un instant Sauvageon, voyant que son maître gardait le silence, ma conscience me dit que j'ai travaillé aujourd'hui en bon serviteur, et je suis bien certain que monsieur ne s'ennuiera plus, dès que monsieur sera amoureux, ce qui ne tardera guère...

—Pour méprendre de cette personne, répliqua Lascars, il faudrait d'abord la voir...

—Monsieur la verra...

—Comment ?...

—Mon Dieu, la chose ira d'elle-même...

—Mais pas déjà tant, ce me semble, puisque la jeune fille ne sort que la nuit, rigoureusement voilée, et qu'elle ne reçoit personne... Sous quel prétexte d'ailleurs me présenter chez elle ?...

—J'ai pensé à tout cela... répliqua Sauvageon. J'ai prévu les difficultés... J'ai trouvé le moyen de les réduire à néant, et, si monsieur veut me faire l'honneur de s'en rapporter à moi, je me charge de l'introduire dans la maison, du consentement de la vieille dame et de la jeune fille, et cela, pas plus tard que demain au soir...

—Vous feriez cela, Sauvageon ? s'écria Roland.

—J'en donne l'assurance à monsieur...

—Etes-vous donc sorcier ?...

—Non, monsieur, mais je suis zélé...

—Eh bien ! apprenez-moi vos projets, et, s'ils me paraissent acceptables, ils sont acceptés d'avance...

XXX

PAULINE

Sauvageon avait un plan, le fait est positif, et ce plan, que nous allons bientôt connaître par ses résultats, ne manquait pas d'une certaine habileté.

La mise à exécution des projets de Sauvageon avait été fixée au lendemain soir. La journée s'écoula sans amener d'incidents qu'il soit utile de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

À la nuit tombante, Lascars et son valet se préparèrent.

Leurs préparatifs furent courts. Le baron qui, depuis son installation au Moulin-Rouge, négligeait absolument sa toilette, s'habilla avec un soin tout parisien, et attacha à son côté son épée de parade.

Sauvageon reprit, au contraire, les haillons qu'il portait lors de sa première entrevue avec Lascars, et baigna son visage, à plusieurs reprises, dans une dissolution de suite destinée à le rendre méconnaissable.

Quand sa métamorphose lui parut suffisante, il vint se présenter à son maître.

—Monsieur me trouve-t-il bien ainsi ? lui demanda-t-il.

—Si le diable venait sur terre, répondit Lascars en riant, il prendrait cette figure...

—C'est tout justement ce qu'il me faut, monsieur... Les choses iront d'autant mieux que la frayeur sera plus grande...

—Alors, tout ira bien, car ce visage sombre, aux yeux blancs, épouvanterait les plus résolus...

—Nous partirons quand monsieur voudra...

—Je suis prêt...

Lascars et Sauvageon s'installèrent dans le bateau, qui descendit rapidement la Seine jusqu'à la hauteur du Bas-Prunet.

Là, il fut amarré. Le maître et le valet mirent pied à terre, gravirent la berge et se trouvèrent vis-à-vis la maisonnette servant de demeure aux deux inconnues.

À ce moment précis, on entendit, derrière la haie du petit jardin, le bruit de pas légers et le froufrou d'étoiles traînantes, puis la porte de l'enclos s'entrebaïlla.

Sauvageon murmura à l'oreille de Lascars :

—Cachez-vous, monsieur !... les voici.

—En même temps il se jeta derrière le tronc de l'un des vieux ormes qui bordaient la route. Le baron en fit autant de son côté. Les deux femmes sortirent, refermèrent avec soin la porte derrière, elles passèrent devant la cachette de Lascars et de Sauvageon, et s'éloignèrent avec lenteur pour leur promenade de chaque soir.

Lorsqu'elles eurent disparu dans les ténèbres, le maître s'approcha du valet et lui demanda :

—Faut-il les suivre ?...

—Inutile... répliqua Sauvageon, c'est seulement au retour que nous agirons... restez où vous êtes, et jouez votre rôle quand le moment en sera venu. Moi, je vais me mettre à mon poste...

Et le bandit s'éloigna dans la direction prise par les deux femmes, mais il marcha peu de temps, et lorsqu'il eut fait environ cent cinquante à deux cents pas, il s'arrêta et s'assit sur le revers d'un fossé.

Rejoignons les promeneuses qui n'étaient autres, nos lecteurs l'ont déjà deviné, que Pauline Talbot et madame Audoin.

La jeune fille, nous le savons, avait quitté Paris dans un état déplorable. Sa raison, meurtrie, ou plutôt brisée par des chocs terribles, avait fait naufrage au milieu d'une tempête de malheurs, et la fidèle gouvernante, qui tenait lieu de mère à Pauline, s'était dit, non sans une profonde terreur, que peut-être la pauvre enfant resterait folle toute sa vie...

Grâce au ciel, ou malheureusement (c'est ce que l'avenir nous apprendra), il n'en avait point été ainsi... Quelques semaines de séjour à la campagne, une complète solitude, un air pur, les chants des oiseaux, la vue du soleil et des fleurs avaient suffi pour rendre le calme à l'organisation ébranlée de l'orpheline et pour ramener l'ordre dans son esprit troublé.

—Ma bonne Audoin, dit-elle à sa gouvernante, je viens d'être bien malade, n'est-ce pas ?

—Oui, chère enfant, tu as été malade en effet. . . . Pourquoi me demandes-tu cela ? . . .

—Parce que j'ai conscience d'un affaiblissement de toutes mes facultés, et, quand je regarde derrière moi, mon esprit se perd au milieu d'une étrange obscurité. . . . Il me semble que j'ai longtemps dormi, et que j'ai fait des rêves horribles. . . . mais ces rêves, hélas ! je les comprends trop bien, c'était la triste réalité. . . .

Madame Audoin baissa la tête et ne répondit pas.

—Oh ! ne crains rien, poursuivit Pauline en se jetant dans les bras de sa gouvernante et en l'embrassant avec effusion, j'ai la force de tout savoir. . . . Apprends-moi donc ce que je ne dois pas, ce que je ne veux pas ignorer. . . . Dis-moi comment mon père est mort. . . .

Madame Audoin hésita. Un instant elle eut la crainte de causer à Pauline, par ce déchirant récit, des émotions dangereuses ; mais elle réfléchit bien vite que le véritable péril était ailleurs, c'est-à-dire dans le travail incessant de la pensée qui s'efforçait en vain de voir clair à travers les ténèbres et de reconstituer le fil brisé des souvenirs.

—Chère enfant, dit madame Audoin après ces réflexions rapides, écoute-moi donc. . . . Je ne te cacherai rien. . . .

Elle tint parole ; tout ce qu'elle savait, elle le répéta fidèlement à l'orpheline.

Pauline, en l'écoutant, pleura longuement ; elle pleura avec amertume ; il lui sembla que son cœur tout entier se fondait en larmes ; elle souffrait de telles angoisses, qu'il lui sembla qu'elle allait mourir. . . .

Puis, comme Dieu a voulu (sans doute par pitié pour la faiblesse humaine) que les grandes douleurs s'évaporent par leur violence même, Pauline éprouva une sorte de soulagement, et elle abandonna son âme à une douce et rêveuse mélancolie qui ne la quitta plus. . . .

(La suite au prochain numéro.)

NOS GRAVURES

Le général Campenon, ministre de la guerre

M. le général Campenon est âgé de soixante-quatre ans. Sorti en 1840 de l'école de Saint-Cyr avec le brevet de sous-lieutenant-élève à l'école d'application d'état-major, il était capitaine en 1849, et fut promu chef d'escadron en Italie, où il prit part à la campagne contre l'Autriche, et lieutenant-colonel lors de l'expédition de Chine. Nommé colonel en 1870, il était chef d'état-major de la division Legrand, qui s'est illustrée par cette brillante charge du 18 août, à Gravelotte, dans laquelle elle perdit son chef et où son chef d'état-major fut grièvement blessé.

Enfermé ensuite dans Metz, puis emmené en captivité à Aix-la-Chapelle, après la capitulation de Bazaine, il fut, après la guerre, choisi comme chef d'état-major par le général Clinchant, et le seconda dans la formation du 1er corps d'armée à Lille. Général de brigade en 1875, de division en 1879, il prit alors le commandement de la cinquième division d'infanterie. On sait que Gambetta l'appela au ministère de la guerre dans le cabinet du 14 novembre 1881. Depuis la chute du cabinet, 26 janvier 1882, le général Campenon était resté en disponibilité.

Le nouveau préfet de Paris

M. Poubelle, préfet de Marseille, qui vient d'être appelé à prendre la direction de la préfecture de la Seine, a depuis longtemps fait ses preuves comme lettré, comme juriconsulte et comme administrateur.

Né à Caen, lauréat de la médaille d'or du doctorat, nommé agrégé des facultés de droit au concours de Paris, il a successivement occupé les chaires de droit de Caen, de Grenoble et de Toulouse.

A la veille du siège, M. Poubelle s'engagea à Paris pour la durée de la guerre dans l'artillerie de la ligne. Il prit part comme volontaire aux combats si meurtriers de Champigny, du Bourget et de Buzenval, et fut décoré de la médaille militaire " pour sa belle conduite."

Nommé préfet en avril 1871, il administra les départements de la Charente, de l'Isère, de la Corse, et donna sa démission le lendemain même du 24 mai.

Il prit une part active dans la presse à la lutte électorale contre le 16 mai et resta en dehors de l'administration durant toute la présidence du maréchal de Mac-Mahon.

Depuis lors il a administré le département du Doubs et en dernier lieu le département des Bouches-du-Rhône, où il est resté près de 5 ans.

A Marseille, M. Poubelle a su payer de sa personne dans les circonstances difficiles. Lors de la rentrée des troupes de Tunisie il a défendu presque seul et non sans danger, durant près d'une heure l'écusson du Cercle italien contre une foule irritée et il a réussi à empêcher l'envahissement du Cercle.

Grâce à sa vigilance et à sa fermeté, des grèves menaçantes telles que celles des ouvriers des ports se sont terminées sans violence. Sa sollicitude pour les grandes affaires intéressant le développement du commerce et de l'agriculture, sa politique correcte et conciliante lui avaient valu l'estime de tous. Le Conseil général, le Conseil municipal et la Chambre de commerce de Marseille ont exprimé publiquement à plusieurs reprises le désir de le conserver à la tête du département.

Tels sont les principaux titres qui ont désigné le nouveau préfet à la confiance du gouvernement et qui ont fait accueillir favorablement sa nomination par l'opinion publique.

LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Les feuilles cléricales de Rome publient les données statistiques qui suivent sur la Compagnie de Jésus :

La Compagnie est divisée en cinq grandes provinces :

1o. L'Italie et les îles italiennes, qui comptent 1,558 Pères Jésuites :

2o. L'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Belgique et la Hollande, 2,165 ;

3o. La France et ses colonies, 2,798 ;

4o. L'Espagne et le Mexique, 1,933 ;

L'Angleterre et les Etats-Unis d'Amérique, 1,895.

Ces chiffres donnent un total de 10,349. En 1870, le nombre total des disciples de Loyola (prêtres, professeurs et coadjuteurs) était de 10,529 ; en 1880, de 10,494 ; en 1881, de 10,798, et en 1882, de 11,058.

TRENTE JOURS DE BONHEUR

Un amateur de statistique a calculé le nombre de jours absolument sereins qu'il peut être vécu pendant le cours d'une existence de soixante années.

Le tiers est consacré au sommeil. Reste : quarante ans. Les dix premières années de la vie ne peuvent être, quoi qu'on en dise, considérées comme parfaitement heureuses, puisque l'enfant n'a pas conscience de son bonheur. Reste : trente ans. Les infirmités viennent généralement vers cinquante ans. A partir de ce moment, donc, la vie est déjà attristée. Retraçant encore dix ans pour la maladie ou les indispositions, il ne restera que vingt années.

Sur ces vingt années, notre statisticien prend encore quinze ans pour le travail quotidien. Il reste donc à peu près cinq années pendant lesquelles l'homme pourrait vivre agréablement, mais encore faut-il tenir compte des souffrances morales auxquelles il ne peut guère se soustraire. En résumé, on arrive à conclure que l'homme compte généralement sept cent vingt heures, ou trente jours de félicité parfaite pendant une vie de soixante années.

Un roi maure allait plus loin : il disait n'avoir eu pendant une vie de quatre-vingts ans que quatorze jours de vrai bonheur.

L'ILE DE JAVA

L'île de Java, entièrement volcanique, renferme une vallée dite de la Mort. En approchant de cette vallée, nommée Grevo Oupas, on éprouve des nausées et une sorte d'étourdissement ; en même temps on perçoit une odeur suffocante.

A mesure que l'on avance vers ces limites, disent les *Débats*, de Paris, ces symptômes se dissipent, et on peut examiner le spectacle qu'on a devant soi.

Cette vallée a environ deux milles de tour ; elle est de forme ovale, et sa profondeur au-dessous des terrains contigus est de 30 à 40 pieds. La partie inférieure est absolument plate, sèche, sans végétation et parsemée de squelettes d'hommes, de tigres, de sangliers, d'oiseaux, de cerfs, gisant parmi d'énormes quartiers de rochers. On ne remarque, dans toute son étendue, ni vapeur, ni crevasse dans le sol, lequel paraît aussi dur et compact que la pierre.

Les collines escarpées qui circonscrivent cette vallée de désolation sont couvertes, de leurs bases jusqu'à leurs cimes, d'arbres et d'arbustes de la plus robuste végétation.

Un voyageur étant descendu sur le flanc d'une de ces collines, en s'aidant d'un bâton de bambou, jusqu'à environ 18 pieds du fond, et ayant fait descendre un chien jusqu'en bas, l'animal tomba sans mouvement au bout de cinq secondes, mais il respira encore pendant dix-huit minutes. Un autre chien succomba sous l'influence mortelle de la vallée au bout de dix minutes. Un poulet ne résista qu'une minute et demie et périt avant d'atteindre le fond.

Un squelette humain qui se trouvait là indiquait que les os acquièrent, en ce lieu, la blancheur et l'aspect du marbre ; on croit que ceux d'espèce humaine qui s'y trouvent proviennent de malfaiteurs qui, se voyant traqués dans les régions habitées, sont venus s'y réfugier, ignorant les effets pernicieux de l'atmosphère qu'on y respire. Les montagnes voisines sont volcaniques, mais ne dégagent aucune odeur sulfureuse et ne présentent aucun indice d'éruptions.

—Le comble de la brutalité pour un moissonneur : Battre du blé !

L'HORLOGER

L'horloger commun est de taille moyenne. De bonne heure, il devient chauve à la chaleur du bec de gaz qui couronne sa tête. Il s'enrhume aisément du cerveau. Ses yeux, tirés à fleur de tête par l'usage constant de la loupe, ont une expression triste. Le bruit des balanciers doit l'agacer, car, dans sa boutique, on ne voit jamais marcher une pièce d'horlogerie. Il y vit entouré de cadrans qui marquent des heures ridicules et contradictoires.

Observez l'horloger quand il vient remonter la pendule. La plupart du temps, il a oublié la clef. Alors pour se donner une contenance, il colle son oreille sur l'émail, d'un air sombre. Il hoche la tête. Il parle bas, comme dans une chambre de malade, et quand il finit par emporter l'appareil, on est tout ému.

L'horloger n'est pas sincère. Dès qu'il se croit seul, une brusquerie à faire frémir se réveille en lui. Il empoigne tout ce qui lui tombe sous la main, un tire-bottes, des pincettes : *eric, crac, ran !* Le coup est accompli. Lorsque, après une absence, on retrouve sa pendule arrêtée ou détraquée, on peut être sûr que l'horloger est venu.

Les gens qui aiment leurs montres sont bien malheureux ; l'horloger les accuse de tout le mal qui advient à celles-ci. Il incrimine la transpiration ou bien l'habitude de ne pas se coucher, chaque soir, à la même heure. Il vous inflige un interrogatoire :

—De quel côté portez-vous votre montre, mademoiselle ?

—Du côté gauche, monsieur.

—Ah ! cela ne m'étonne plus : ce sont les palpitations de votre cœur qui la dérangent. . . Dorénavant, il faudra la porter du côté droit !

Jamais il ne veut s'expliquer sur la nature de la réparation à effectuer. Il aime à vous mettre dans l'embarras :

—Laissez-moi ça, dit-il, avec importance, et ne repassez pas avant la huitaine.

Lorsqu'un client lui déplaît, l'horloger lui joue des tours. Il retire des vis, fournit des verres fabriqués exprès pour appuyer sur les aiguilles et fait perpétuellement payer des grands ressorts.

Aussi n'apporte-t-on jamais trop de soin dans le choix d'un horloger. Le repos de l'existence en dépend.

MARCEI,
Horloger en chambre.

DE TOUT UN PEU

Pré-en-Pail, dans la Mayenne, possède actuellement le doyen des tambours de France, Roger (Auguste), né en 1802. Il était tambour à l'âge de treize ans. En 1873, il a reçu une médaille d'honneur de 2e classe pour sauvetage d'un homme qui se noyait. Roger est encore tambour des pompiers. Il se fait encore remarquer par sa bonne tenue et son exactitude au service, malgré ses quatre-vingt-deux années.

Il y a un an environ, à Paris, au milieu d'un bal donné par sa mère, une jeune fille de dix-huit ans, Mlle de Rolland, était brûlée vive, malgré les efforts des assistants pour la sauver. Le feu avait pris à sa robe de bal et, en un instant la pauvre jeune fille avait été la proie des flammes. Mlle de Rolland allait se marier avec un jeune officier de marine, M. de Rougemont. Celui-ci, qui était au Sénégal, vient de rentrer en France et de donner sa démission pour entrer à la Trappe.

Un journal français, l'*Hygiène Pratique*, vient d'être interdit en Allemagne.

Cependant l'*Hygiène Pratique*, fondée en 1882 et rédigée par un comité de savants et de vulgarisateurs tels que : MM. le docteur de Piétra-Santa, Camille Flammarion, Henri de Parville, docteur E. Monin, Félix Hémet, docteur Ed. Barré, etc., s'applique uniquement à vulgariser la science d'hygiène sans jamais s'occuper de questions politiques.

Cet acte de rigueur ne peut s'expliquer que par une haine implacable pour tout ce qui est français.

Un des derniers combattants de la bataille de Trafalgar, William Porton, vient de mourir à Wolverhampton (Angleterre), à l'âge de 100 ans. Né le 12 août 1783, à bord du *Saturne*, en rade de Gibraltar, il fut présent à l'engagement de Santa-Cruz, où Nelson perdit un bras, et à plusieurs rencontres sur les côtes d'Espagne. A l'âge de vingt-deux ans, à la bataille de Trafalgar, il donnait des soins à Nelson au moment où celui-ci fut blessé mortellement, et il le reçut dans ses bras au moment où l'amiral tomba. En quittant la mer, le vieux marin s'était retiré à Wolverhampton, où il habitait depuis soixante ans.



Le Règne glorieux de Jésus-Christ préparé par la Résurrection et l'Ascension du Sauveur
réalisé sur la terre au jour de la Pentecôte,
consummé au ciel par l'Assomption et le Couronnement de Marie.



Le règne de Jésus-Christ dans la douleur, préparé
dans l'agonie de Gethsemani et dans la flagellation, proclamé par le couronnement d'épines;
achevé dans le chemin de la Croix et le Crucifiement.

NOUVELLES DIVERSES

Le cardinal Jacobini, Secrétaire-d'Etat du Souverain-Pontife, a donné un dîner, samedi, en l'honneur des évêques américains.

M. G.-I. Barthe, ex-rédacteur de la *Gazette de Sorel*, va se fixer à Trois-Rivières, où il doit pratiquer comme avocat.

Lord et lady Carrington, d'Angleterre, sont arrivés à Ottawa. Ils sont les hôtes du gouverneur-général, à Rideau Hall.

Le président Arthur a gracié le sergent Mason, qui avait été condamné à 7 ans de pénitencier pour avoir fait feu sur Guiteau.

Une dépêche de Paris dit que le marquis Tseng a notifié lord Granville que la guerre entre la France et la Chine est certaine.

Sa Grandeur Mgr Lepiacci représentera le Saint-Siège au concile des évêques des Etats-Unis, qui doit avoir lieu prochainement à Baltimore.

—De grandes inondations sévissent actuellement dans le Missouri.

—On projette à Ottawa de construire un théâtre d'opéra qui coûtera \$80,000.

—Il paraît que les faux billets de la banque British North America circulent en assez grand nombre.

—Une maladie épidémique vient de se déclarer, paraît-il, parmi les troupes françaises au Tonquin.

—On a commencé jeudi les études du canal Champlain, en vue de l'agrandir.

—On a cru avoir découvert à Londres un complot destiné à faire sauter l'ambassade allemande.

—On a tué l'année dernière en Floride quelque chose comme 100,000 crocodiles.

—Trois mille Chinois ont attaqué Haïdong, mais ont été repoussés par les Français après un combat de sept heures.

—Une dépêche de Berlin dit que l'opinion générale en Allemagne est que l'Angleterre ne peut retirer ses troupes de l'Egypte.

—On prépare en ce moment à la Nouvelle-Orléans une exposition de chiens qui s'ouvrira le 18 décembre prochain.

—Un journal italien, *L'Opinione*, demande que les différentes puissances s'entendent entre elles pour rétablir l'ordre en Egypte.

—Le conseil municipal de Sorel a accordé un bonus de \$5,000 à une compagnie manufacturière de tabac canadien.

—On a trouvé vendredi matin, à la Côte des Neiges, le cadavre d'un jeune enfant enfermé dans une petite boîte de bois.

—Les soumissions pour les améliorations à faire aux fortifications de Québec ont été ouvertes il y a quelques jours.

—Un impresario Américain vient d'offrir au pianiste Rubenstein \$125,000 pour 150 concerts à être donnés aux Etats-Unis.

—La communication télégraphique souterraine entre l'hôtel-de-ville et la station centrale du feu est prête à fonctionner.

—La grève dans les houillères en Angleterre paraît inévitable. On pense que cette grève s'attaquera à 150,000 houillères.

—A l'occasion d'une fête militaire donnée à Saint-Petersbourg, le czar a déclaré son intention de se consacrer à la tâche de remédier aux maux du pays.

—De nouvelles mines d'or, plus riches que toutes celles connues jusqu'aujourd'hui, viennent d'être découvertes dans la Basse-Californie.

—Andy Taylor, le dernier des trois frères qui ont tué deux shérifs et se sont emparé d'un train de chemin de fer, a été pendu à London, E.-U.

—Le gouvernement de la Havane a permis à environ 100 planteurs de Puerto Principe d'exterminer les bandits qui commettent des déprédations dans ce district.

—Une chaloupe contenant un certain nombre d'ouvriers et autres personnes, a chaviré jeudi dernier, dans la baie de Donaineny, France, et 18 ouvriers se sont noyés.

—Six bâtiments, la plupart chargés de bois, ont fait

naufage dans le golfe Saint-Laurent, pendant la tempête de la semaine dernière.

—On écrit de Duluth que le *Manistee* a fait naufrage. Il y avait 25 personnes à bord. On ne doute pas ici que le navire soit perdu corps et biens.

—Le couvent des Ursulines, à Stanstead-Pain, est près d'être terminé. Cette construction comprend un soubassement de granit, surmonté de deux étages en briques et couvert d'une toiture mansardée.

—Les troupes mexicaines ont rencontré le fameux bandit Brisco Sanchez et sa bande, près de Chiantla Puebla, Mexique. Sanchez a été tué et quatre hommes de sa bande ont été fait prisonniers.

—La souscription au monument Garfield s'élève actuellement à la somme de \$125,000 ou \$130,000. Les souscriptions recueillies par les "Knights Templar" porteront probablement cette somme à \$150,000.

—Jacob, âgé de 70 ans, le plus riche fermier du comté de Jackson, Mich., sa fille et son mari, Henry White et Moses Haley, un visiteur, ont été trouvés assassinés dans leurs lits.

—Cinq cents Norvégiens et Suédois, arrivés aux Etats-Unis, il y a nombre d'années, se sont embarqués à Chicago, pour retourner dans leur pays natal. La plupart d'entre eux s'en retournent avec des fortunes.

—Le *Gaulois*, de Paris, dit que le roi Alphonse a chargé le maréchal Serrano, l'ambassadeur espagnol à Paris, d'informer le premier ministre Ferry que l'Espagne ne cherche pas à conclure une alliance avec l'Allemagne.

—Il a été tué à Ste-Anne, Manitoba, dans le cours de l'été et de l'automne, plus de 180 loups. Ces derniers en étaient rendus à causer de véritables déprédations. Un seul cultivateur s'est vu enlever 17 moutons, dont 5 dans une seule nuit.

—Le brigantin français *Rocberg*, de Saint-Pierre Miquelon, a sombré au milieu de la mer le 23 octobre dernier, à la suite d'une collision avec un autre navire. Quatre-vingt-huit personnes, passagers et de l'équipage, ont péri. Vingt des survivants sont parvenus à Fayel.

—Un journal nihiliste donne des détails navrants sur les souffrances des prisonniers politiques détenus dans la forteresse de St-Pierre et St-Paul. Ils sont traités comme des assassins. Plusieurs prisonniers ont perdu la raison et se sont suicidés. Les châtiments corporels y sont fréquents.

—Un Français, fils d'un vigneron de la France, établi depuis quelque temps à Aylmer, P. Q., est en négociations avec M. Tétreau, notaire, pour la location d'une partie du terrain que possède ce monsieur, sur le chemin d'Aylmer, dans le but d'y planter 5,000 ceps de vigne. Cet industriel prétend que ce terrain est admirablement adapté à la culture de la vigne.

—La levée des boîtes aux lettres, à Montréal, n'est plus faite à la même heure, par suite du changement de départ et d'arrivée des trains. C'est ainsi que les levées auront lieu désormais à 9.15 a.m. et 12.30, 6.30, 7.45 et 9.30 p.m. Il n'y aura qu'une seule levée le dimanche, et elle aura lieu à 6.30 heures p.m.

—Le procès d'O'Donnell, l'assassin de Carey, qui devait commencer le 23 courant, à Londres, a été remis pour satisfaire aux désirs du juge, qui a déclaré qu'il n'était pas tout à fait prêt à entendre la cause. A la demande de M. Sullivan, M.P., le procureur d'O'Donnell, qu'une date fut fixée pour le commencement du procès, le juge a fixé la cause pour demain.

Une jeune mère consulte notre confrère S... sur la carrière qu'elle doit faire embrasser à son fils.

—Cet enfant m'inquiète, dit-elle. C'est une nature de rêveur, il est épris d'idéal...

—Faites-en un architecte, chère madame... Il bâtira des châteaux en Espagne!...

BAISERS

- Voler un baiser, bien.
- Acheter un baiser, stupide.
- Deux fillettes s'embrassant, gaspillage.
- Ne pas embrasser du tout, mauvais goût.
- Embrasser sa sœur, nécessité.
- Embrasser son épouse, punition.
- Etre surpris à embrasser, terrible.
- Embrasser le bébé, pas satisfaisant.
- Embrasser une femme laide, courageux.
- Embrasser la fille de chambre, dangereux.
- Embrasser sa mère, le baiser le plus pur.
- Embrasser sa fiancée, naturel.
- Embrasser une vieille tante riche, hypocrisie.
- Embrasser une jolie jeune fille, des pêches et de la crème.
- Embrasser la femme de son voisin, bon, mais pas bien.

LES ÉCHECS

Montréal, 29 novembre 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPER, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

SOLUTIONS JUSTES

Autre solution du No. 379.—P.-J. D., Montréal.
No 380. — MM. S. Tudieu, H. Bégin, V. Gagnon, Québec; C. H. Provost, Ottawa; E. L. Trois-Rivières; Honoré M., Louiseville; Un ami, Saint-Hyacinthe; N. P., Sorel; N. H. Guérin, Pointe-Lévis; I. Lamoureux, Lowell; J. Dubé, E. Lafrenaye, P. Maurien, L. Dargis, D. Fabien, Montréal; E.-M. Ladouceur, Sherbrooke; L. I. Tougas, Toronto; H. Gagnon, Québec; J.-T. Boivin, Saint-Jérôme.

CORRESPONDANCE

M. P., à Paris.—Lettre reçue. Merci.
M. V. G., Montréal.—Lorsqu'on fait avantage du Pion, on doit donner celui du Fou du Roi. Celui qui reçoit avantage de plusieurs traits ne peut en user qu'à la condition de ne pas dépasser son terrain, c'est-à-dire la moitié de l'échiquier.
M. E.-M. L., Sherbrooke.—Impossible, faute d'espace. Reçu vos journaux.

PETITES NOUVELLES

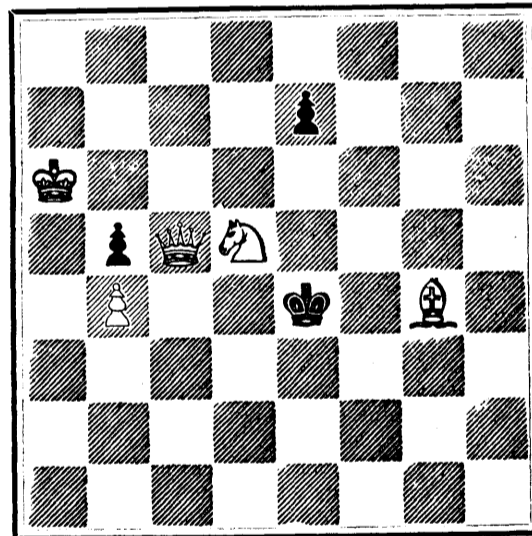
Le jeu d'échecs, avec pièces vivantes, est devenu un *façonnable* passe-temps chez les Anglais. Une grande partie a eu lieu dernièrement dans ces conditions, à Corn-Exchange, Angleterre. Comme d'habitude, les deux camps représentaient des personnages historiques dont voici la description:

Le Roi blanc et sa Reine figuraient Henri VIII d'Angleterre et Catherine d'Aragon. Les autres majestés étaient François Ier et sa femme, Claude de France. Les Evêques—qui remplacent nos Fous—étaient revêtus d'habits absolument canoniques; les Cavaliers portaient l'armure, la cotte de mailles et le cimier empanaché. D'énormes mangeurs de roastbeef faisaient les Tours. Les Pions blancs étaient de charmantes fillettes revêtues de satin bleu céleste; leurs rivaux noirs étaient des garçons habillés en pages, à la mode de France, de l'époque choisie. La Reine blanche portait une magnifique toilette de satin et de velours blanc, garnie d'hermine. La Reine noire avait choisi une toilette de satin ambre, garnie richement de perles fines.

La partie a duré trois soirs. En quittant, chaque soir, un bouquet était offert aux Reines par les Rois rivaux.

PROBLEME No. 381

Composé par M. S. LOYD, Saint-Elizabeth
NOIRS.—3 pièces



BLANCS.—5 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION DU No. 380

- | | |
|---------------------------|--------------------------|
| Blancs | Noirs |
| 1 R 2e C | 1 R pr. T |
| 2 D pr F, échec et mat. | Si : 1 C joue |
| 2 D pr. F ou T 2e R, mat. | Si : 1 F joue ou P pr. T |
| 2 D 1er R ou 5e TD, mat. | |

Naissance

En cette ville, le 27 courant, la dame de M. J.-B. Pallizza, un fils.

Décès

En cette ville, le 16 courant, après une longue maladie, dame Christine Lamoureux, âgée de 61 ans, épouse de M. François Boulet, maître forgeron.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGILL, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

Sommaire de la "Revue de la Mode" du 11 novembre

GRAVURES : Toilette de mariée.—Toilette d'intérieur.—Deux encadrements au crochet.—Dessin au crochet à points comptés.—Bande au point de marque.—Cinq garnitures de robes.—Garniture en broderie Richelieu.—Séchoir japonais.—Toilette de visites.—Deux confections d'hiver.—Deux toilettes de soirée.

TEXTE : Explication des toilettes et des ouvrages.—Courrier de la mode.—Chronique parisienne.—Les richesses de Mme Fortuné.—Causerie financière.—Menus de la semaine.—Canard aux navets.—Revue des magasins et de l'industrie.—Chiffres enlacs.

COUVERTURE : Récréations en famille.—Solutions des Récréations.—Petite correspondance.—Correspondance du docteur.—Avis divers.

GRAVURE COLORIÉE : Deux toilettes.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$6 ; six mois, \$3 ; trois mois, \$1.50. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

Sommaire du "Monde Illustré" du 10 novembre

TEXTE : Courrier de Paris, par P. Véron.—Nos gravures : Notice sur Alexandre Dumas père : M. Alexandre Dumas fils.—Chronique musicale, par A. de Lasalle.—Le Monde financier.—Récréations de famille.—Echecs, rébus et solutions.

GRAVURES : Inauguration de la statue d'Alexandre Dumas sur la place Maiesherbes.—Le château de Monte-Cristo.—Le pavillon gothique dans l'île de Monte-Cristo.—Villers-Cotterets, où naquit et mourut Alexandre Dumas.—Portraits d'Alexandre Dumas père et fils.—Le chalet de Puy.—M. Alexandre Dumas fils, le 4 novembre, devant la tombe de Gustave Doré.—Portrait d'Alexandre Dumas dans sa jeunesse.—Jugurtha, le vautour d'Alexandre Dumas.—Echecs.—Rébus.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40 ; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

PERDU ET GAGNÉ

CHAPITRE I

Je suis tombé malade il y a un an des fièvres bilieuses.

Mon médecin déclara que j'étais guéri, mais j'eus une rechute, accompagnée des douleurs aiguës dans le dos et les reins.

Je ne pouvais marcher.

Je diminuai

de 228 livres à 120 ! Je m'étais fait soigner pour le foie, mais sans aucun soulagement. Je crus n'avoir plus que quelques mois à vivre ; alors je commençai l'usage des Amers de Houblon, immédiatement mon appétit devint meilleur, et tout mon système se trouva changé comme par enchantement, et, après avoir employé quelques bouteilles je suis plus fort et pèse plus qu'avant. Es-ayez les Amers de Houblon. Je leur dois la vie.

R. FITZPATRICK.

Dublin, 6 juin 1883.

Comment l'on devient malade.—En s'exposant trop le jour ou la nuit, en mangeant trop et sans prendre d'exercice—trop travailler sans repos, toujours se purger—et surtout trop faire usage de tous les remèdes de charlatans annoncés à grands frais.—Pour vous remettre essayez les Amers de Houblon.

VARIÉTÉS

Dans un bureau de journal :

—Quel auteur fastidieux que ce pauvre X... ses livres sont plats comme des galettes.

—Et à la différence des galettes, ils ne sont pas feuilletés !...

Mme X... une chanteuse de café-concert, plaide en séparation.

—Il est singulier, disait-elle dernièrement à l'un de nos confrères, que mon mari me reproche mon caractère, car je suis au mieux avec tout le monde.

—C'est bien ce dont il se plaint !

Dans un cercle. Un gentleman s'assied à une table de jeu.

—Quel est ce monsieur ? demande un habitué.

—C'est un nouveau.

—Le connaît-on ?

—Il paraît qu'il a été présenté par deux membres du cercle.

—Oh ! dans ce cas, il faut se méfier de lui !

JEU DE DAMES

Adressez les communications concernant ce département à Jos.-E. T., 61, rue Versailles, Montréal.

Solutions justes du problème français No 44
Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Gladu.

Ottawa : P. Branchon, J. Béland, Jacques Trudel et Frs. Bouchard.

Hull : V. Morel E. Lapiere et Antoine Pinsonneault.

Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.

Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

Portneuf : Michel Thibaudeau et J.-B. Labranche.

Rimouski : V. Déziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau, Narcisse Trudel, Lucien Turcot et N. Blanchet.

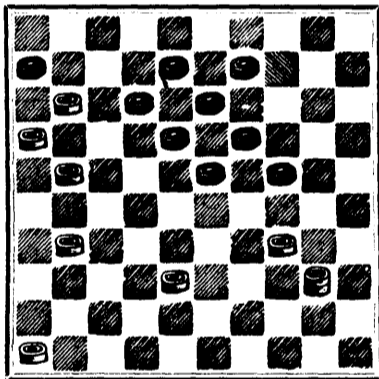
Saint-Jean, P. Q. : Joseph St. Onge, François Melançon.

PARTIE FRANÇAISE

PROBLEME No 45

Composé par M. Mostolat

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 44

Blancs — 17 à 11, 32 28, 31 à 27, 37 à 30, pr 3, 25 à 20, 41 37, 27 à 32, 49 à 43, 40 à 45, pr 6 et gagnent.



DES SOUMISSIONS cachetées, endossées "Soumissions pour habillements militaires et approvisionnements des magasins" adressées au soussigné, seront reçues jusqu'à midi,

Mercredi, le 7 novembre 1883.

On peut se procurer des formes imprimées de soumissions, contenant des renseignements complets du Département, à Ottawa, et aux Magasins Militaires suivants, où on peut aussi examiner des modèles cachetés de tous les articles, savoir : Le bureau du Magasin Militaire, à London, Toronto, Kingston, Montréal, Québec et St-Jean, N.-B.

Nulle soumission ne sera reçue, si elle n'est faite ainsi sur des formes imprimées.

Chaque soumission doit être accompagnée d'un chèque accepté d'une banque canadienne, au montant de dix pour cent, sur la valeur totale des articles pour lesquels la soumission est faite, qui sera forfait si la partie qui a fait la soumission refuse d'exécuter le contrat, à la sommation qui lui en sera faite, ou si elle manque de compléter ce pourquoi elle a soumissionné. Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera rendu.

C. EUG. PANET,
Député du Ministre de la
Milice et de la Défense.

Ottawa, 2 octobre 1883.



CANAUX DU ST-LAURENT

Avis aux Entrepreneurs

L'adjudication des travaux à l'entrée supérieure du canal Cornwall, et de ceux à l'entrée supérieure du canal du Rapide Plat, qui devait avoir lieu le 13^{me} jour de novembre prochain, est inévitablement remise aux dates ci-dessous :

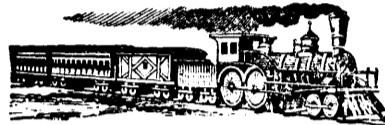
Les soumissions seront reçues jusqu'à mardi, le quatrième jour de décembre prochain.

Les plans, devis, etc., pourront être examinés aux endroits déjà mentionnés dès et après mardi le vingtième jour de Novembre.

Pour les travaux à la tête du canal des Galops, les soumissions seront reçues jusqu'à mardi le dix-huitième jour de Décembre. Les plans et devis, etc., pourront être examinés aux endroits déjà mentionnés dès et après mardi le quatrième jour de Décembre.

Par ordre,
A. P. BRADLEY,
Secrétaire.

Département des chemins de fer et canaux,
Ottawa, 20 octobre 1883.



Chemin de Fer Intercolonial

Arrangements d'automne

COMMENÇANT LE 15 OCT. 1883.

Des convois directs pour passagers circuleront tous les jours, le dimanche excepté, comme suit :

Part de Pointe Lévis	8 00 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup	2 15 p. m.
" Cacouna	12 41 "
" Trois-Pistoles	1 22 "
" Rimouski	3 07 "
" Little Metis	4 03 "
" Métapédiac	6 55 "
" Campbellton	7 23 "
" Bathurst	8 00 "
" New-Castle	9 50 "
" Moncton	11 32 "
" Saint-Jean	2 05 a. m.
" Halifax	6 00 "
" Halifax	10 01 "

Ces convois se relient à la Courbe de la Chaudière avec les convois du Grand Tronc partant de Montréal à 10.00 heures p. m., et à Campbellton avec le bateau "Admiral," qui part le mercredi et le samedi pour Gaspé, Percé, Pasbebiac, etc., etc.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les chars Pullman partant de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rendent à Halifax, et ceux des Mardi, Jeudi et Samedi à Saint-Jean.

On peut maintenant se procurer des billets pour tout le voyage à des prix d'excursion, pour aller, par char et par eau, à aucun endroit dans le bas du fleuve, Métapédiac, Restigouche, Baie des Chaleurs, Ile du Prince-Edouard, et toutes autres places dans les Provinces Maritimes.

Pour les billets et toutes informations concernant les prix de passage et les taux de fret, l'heure des départs etc., adressez-vous à

G. W. ROBINSON,

Agent des passagers et du fret
pour la division de l'Est,

No. 136, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER,

Surintendant en chef.

Moncton, N.-B., 25 juin 1883.

ROULEAUX EN FER GLACE

Les soussignés offrent en vente

DEUX MACHINES A CALANDRER

chacune avec deux jeux de rouleaux en fer glacé. Une de 14 pouces de diamètre par 33 pouces de longueur, l'autre de 13 $\frac{1}{2}$ pouces de diamètre par 26 pouces de longueur. Ces deux machines sont en bon ordre et très fortes, peuvent servir à laminer le métal, le cuir, le papier, la paille, le drap, etc. Seront vendues à bon marché, et à des conditions libérales. S'adresser à

LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE
BURLAND,

5 & 7 Rue Bleury, Montréal.

LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMEE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS

ET EST

Vendue chez tous les Epiciers
respectables

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 100 caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. A. J. P. STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct.

Mousseau, Archambault & Lafontaine.

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND)
MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, | J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L.
C.R. et M.P., Pro-Gén. | P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS.

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre

- 12 presses à vapeur.
- 1 machine patentée à vernir les étiquettes.
- 1 machine électrique à vapeur.
- 4 machines à photographie.
- 2 machines à gravure photographique.
- 2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, a Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soin et à des prix modérés.

Éditeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND,

Gérant.

" L'OPINION PUBLIQUE "

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.